Urbain Rustique

POESIES NOUVELLES

1903
Des presses de l'Union St-Hyacinthe

National Library of Canada
Bibliotheque nationale du Canada

POESIES NOUVELLES

COMPRENANT

LA LAPINADE,

Poème héroi-comique en six chants.

ET

DIVERSES POESIES FUGITIVES

PAR URBAIN RUSTIQUE.

Des presses, de "la Compagnie de L'Union" St. Hyacinthe Qué. 1903

F5545
U92
P64
1903
c.2
***

Hommage de l'auteur
à Mr P.B. de Crèvecœur

Enrégistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, l'an 1903, par Urbain Rustique, au ministère de l'Agriculture.

(et Rég. 50, Fol. 13677. 8, I, 03. Reç. 18136.)

Tous droits de reproduction, traduction, exécution d'ailleurs formellement réservés pour tous pays.

En vente chez M. G. St-Jean, libraire, St-Hyacinthe, Qué. Prix $0.30.

LA LAPINADE.

PREFACE

" Je ne craindrai pas, malgré l'horreur que m'ins-
" pirent les vieux clichés, d'en emprunter un à
" l'honorable raison sociale TOUT-LE-MONDE ET
" COMPAGNIE pour dire au lecteur que le poème
" que j'ose lui présenter aujourd'hui ne lui était
" point destiné.

" Entrepris à titre de simple distraction, pour-
" suivi sans hâte, maintes fois abandonné et repris,
" le travail de sa composition a souvent fait pas-
" ser plus rapides les heures lentes de l'insomnie,
" occupé les loisirs pénibles de la convalescence,
" adouci des souffrances amères, consolé des cha-
" grins intimes, idéalisé des réalités vulgairement
" cruelles. Satisfait de ces avantages égoïstes de
" l'approbation bienveillante de quelques amis
" intimes, des éloges polis de plusieurs journalistes
" et professeurs de ma connaissance, je n'ambition-
" nais nullement les applaudissements du public
" ni les louanges de la critique, et j'aurais plu-
" tôt redouté la sincérité de leurs impressions,
" l'impartialité de leur jugement. Pour que je m'y
" expose ainsi, il a fallu que la circonstance fortui-
" te d'une agréable rencontre, sur une terre étran-
" gère, fît naître entre un vieillard et deux jeunes
" gens plus que cette sympathie banale, si natu-
" relle entre compatriotes éloignés de leur patrie :

" une estime pleine de confiance d'une part, et de
" l'autre un enthousiasme sincère mais sans doute
" excessif.

" C'est donc aux deux excellents écrivains et
" artistes parisiens dont le passage à "Saint-X..."
" a valu à mon manuscrit l'aubaine d'être extrait
" du fond de la valise où il gisait, comme un avor-
" ton oublié dans son grabat par une marâtre ;
" c'est à MM. A. Y... et B. Z.... dont l'insistance
" me détermine à ne pas l'y réintégrer, derechef
" bien et dûment emmailloté, qu'incombe la tâche
" de tenir, comme parrains, sur les fonts baptis-
" maux de la publicité, ce nouveau-né tardif et pré-
" maturé tout ensemble : d'infuser sur son front,
" comme pontifes, l'encre sacramentelle de la ré-
" clame et d'oindre ses membres chétifs du chrême
" tonique du boniment ; de le faire passer, comme
" enchanteurs, pour un beau et vigoureux baby,
" doué de toutes sortes de perfections et tout à
" fait dépourvu de défauts.

" Si d'un coup de plume, leur baguette magique,
" ils accomplissent ce prodige et que mon poème re-
" çoive un accueil favorable, je pourrai croire revo-
"nu le temps des fées et espérer encore assez d'ins-
" piration juvénile pour lui donner, dans un cin-
" quième chant, avec ce titre : EN VACANCES,
" un complément qui, sans être un hors-d'œuvre,
" ne me paraît pas non plus indispensable et dont
" la remise à plus tard ne sera regrettée du lecteur
" actuel que s'il trouve quelque agrément dans les
" quatre chants que, non sans appréhension, je
" soumets d'ores et déjà à son appréciation.

" Et c'est la grâce que je lui souhaite en laissant
" la parole à mes préfaciers.

Telle était la PREFACE D'AUTEUR mise en
tête des manuscrits, encore un peu à l'état d'ébau-
che et réduits aux quatre premiers chants, dont
MM. A. Y... et B. Z..., de passage à Saint-X...

en tournée artistique et tour du-mondiale, voulurent bien accepter l'hommage. Je veux croire que de valables motifs, parmi lesquels j'ai plaisir à mettre la griserie de succès étourdissants et regret de compter la maladie, les empêchèrent de tenir leur promesse de me servir d'introducteurs auprès du public ;—et me consoler de ce contretemps en considérant qu'il m'a laissé non seulement le loisir de parachever le travail déjà fait, mais encore de lui adjoindre le complément dont j'osais à peine alors envisager la perspective.

L'âge et l'adversité, en mettant une sourdine aux octaves gaies de mon clavier, ont-ils exagéré la résonance de la note grave sans nuire à la sonorité du régistre expressif et sentimental ? Le lecteur de ce cinquième chant,brièvement complémenté d'un sixième, en décidera s'il en compare le ton franchement idyllique à l'allure successivement, mais moins exclusivement didactique, élégiaque, comique et tragique de ses devanciers. Quoi qu'il en soit, me voilà dans l'obligation de lui donner, avec une préface toute personnelle, les explications auxquelles il a droit, et de me présenter moi-même au public.

[8]Atôme insoupçonné dans le tourbillonnement de la vie littéraire et me trouvant à l'aise dans le néant de cette obscurité, je voile d'un pseudonyme antithétique mon insignifiante personnalité et n'en ferai transparaître que l'imprécision d'un négatif. Je ne suis donc d'aucuns instituts ou académies, officiels ou privés ; ni de tel salon ou de telle coterie ; pas plus que de la Société des CECI, du Cercle de CELA, honoré d'un prix littéraire, lauréat d'un concours académique ou floral, couronné dans un tournoi poétique, enrubanné d'une distinction,

[8] Edm. Rostand : "Le bal des atômes."

titulaire d'une palme quelconques. Je ne porte aucune couleur, ne suis placardé d'aucune étiquette, catalogué sous aucune titre, élève d'aucun maître, disciple d'aucune école, sectateur d'aucune doctrine, apprenti d'aucun atelier, client d'aucun patron, valet d'aucun bourgeois , esclave d'aucun despote, serf d'aucun seigneur, vassal d'aucun suzerain, sujet d'aucun monarque, suivant d'aucune bannière, embrigadé sous aucun étendard, défenseur d'aucun drapeau,soldat d'aucune armée, féal d'aucun chef, ouaille d'aucun pasteur, brebis d'aucun bercail, fidèle d'aucun pontife, lévite d'aucun autel, paroissien d'aucune église, affilié d'aucune confrérie, dévot d'aucun culte, serviteur d'aucun saint, adorateur d'aucune idole. Rebelle à toute direction, réfractaire à toute discipline, impatient d'un joug ou d'un frein, incapable de me couler dans un moule, m'égarant aux sentiers battus, je ne suis ni classique, ni romantique, ni parnassien, ni naturaliste, ni décadent, ni rien autre faute de savoir être moi-même, je suis un peu de tout cela à la fois, faisant profession d'éclectisme, empruntant de-ci de-là tout ce qui me paraît utilisable comme procédés, forme, facture, matériaux mêmes ; puisque je dois prévenir le reproche d'avoir intercalé parmi les miens une demi-douzaine de vers tout faits, que je laisse d'ailleurs aux critiques de loisir le soin de restituer à leurs ayants droits, dans l'impossibilité où je suis d'en préciser moi-même la source. Et s'il y a d'autres plagiats de ce genre,ils sont involontaires et procèdent de réminiscences non seulement incomplètes mais tout à fait inconscientes.

Mes emprunts ne sortent donc pas ordinairement des bornes de l'imitation. Et puissent-ils ne pas servir de repoussoir aux modèles, et, sans trop de déchet, soutenir la comparaison. Ces imitations sont du reste en nombre restreint et j'ai mis en

note le texte imité chaque fois que ma mémoire a pu me le fournir.

Aimez-vous l'harmonie imitative ? Vous en trouverez quelques exemples : I, 65, 240, 307, 318, 325-6 ; II, 34 et suiv. 52, 208 ; III, 200, 201-2, 250 ; IV, 20, 33-4, 76, 167-8, 183 ; V, 28 ; VI, 4-5.

On trouvera presque partout d'ailleurs entre l'idée ou le sentiment et son expression phonique un rapport étroit, qui s'établit naturellement sous la plume d'un écrivain d'un goût un peu raffiné,qui est un des principaux charmes de la langue française, qu'elle a hérité du latin et du grec, qui ne se retrouve si franchement dans aucune des quelques langues où j'en suis juge, que le prosateur même exploite inconsciemment, et qui, à son degré ultime devient précisément l'harmonie imitative proprement dite.

Le poète a en outre dans la mesure prosodique une ressource qui échappe aux prosateur.Par l'ampleur de sa période, l'heureux équilibre des hémistiches, le grâcieux balancement de la rime, le distique alexandrin est bien le plus merveilleux des outils que la prosodie française met à la disposition du poète. Se prêtant à tous les travaux, épousant tous les contours de la pensée, parcourant sans détoner toute la gamme qui, du sublime le plus empoignant, va jusqu'au plus léger badinage,il résume tous les autres rythmes et c'est lui que j'ai adopté pour une œuvre où de la diversité du ton, de l'aisance à "Passer du grave au doux,du plaisant au sévère" devait naître le principal agrément. Et si je ne l'ai pas élevé jusqu'au premier, ce que m'interdisait la nature même de l'œuvre entreprise, du moins ai-je la satisfaction de ne l'avoir point fait tomber au-dessous du second et prostitué à un burlesque avilissant.

Dans sa forme continûment parfaite, il ne va pas cependant sans une certaine monotomie, qui, dans une œuvre de longue haleine, finit par deve-

nir fatigante sinon insupportable. Aussi tous les poètes, Boileau peut-être excepté, ont-ils admis la nécessité de parer à cet inconvénient par des tempéraments qui pour les classiques sont licences d'emploi très restreint ; pour les romantiques et parnassiens, procédés d'usage courant ; pour les naturalistes et décadents, pusillanimes couardises auxquelles ils substituent de vraies hardiesses, pour n'écrire pas témérités.

J'ai essayé, dans mon éclectisme, de tenir ma route entre ces errements, faisant du distique classique régulièrement césuré et rimé le prototype, et, j'ose dire, le fond de ma manière ; mais en le variant par l'intercalation de vers sans césure ou à césure irrégulière, l'emploi d'enjambements quelquefois énormes, d'hiatus, de consonances illicites, etc. Mais ces irrégularités sont, dans l'ensemble, accidentelles, et, presque toujours, renforcent l'expression littérale de la pensée : II, 34 et IV, 100-1 sont par ex. des effets particulièrement recherchés. Pourtant il m'est arrivé d'accumuler ces accidents, comme dans la scène de sauvetage au début du chant II ; mais cette accumulation même a sa valeur expressive.

Quant à la rime, outre que je pense qu'il ne faut pas, en thèse générale, en exagérer la difficulté, j'ai cru, par ce vent de réforme qui souffle sur l'orthographe et la grammaire, pouvoir en détourner un mince courant sur la prosodie, et prendre l'unique privauté de ne pas toujours tenir compte de la consonne muette terminale : "franc, courtisan, écoutant ;—cou, coup, bout ;—vert, mer ;—encor, mort ;—assaut, monceau." Mais j'ai exclu l'S et ses équivalents de cette tolérance qui m'a paru admissible dans une œuvre tout à la bonne franquette et se réclamant d'une muse pédestre, sans prétentions, parfois même marotique et toujours bonne enfant.

J'espère aussi que les quelques mots ou locu-

tions "archaïques" : adonc, ire, cuider,... "d'ar got" ; fayols, lalus, décrocher la timbale,... "pa tois" : brague, recteur, bouquet,.... ou "forgés" imprédit, torve, à bras que veux-tu... que j'ai in troduits dans le texte paraîtront au lecteur ainsi qu'ils m'ont paru, concourir à des effets pittores ques,ou assez conformes au génie de la langue pou ne point blesser le bon goût. De même pour cer taines hardiesses de style : "Chacun se séparant, lou'eur accroupie, main émue, Petit chose inutile, presque insomnie,etc."

Ce serait déflorer le sujet et priver le lecteur du plaisir de la progression dans l'inconnu, que de lui en donner ici une analyse, même succinte. Je me bornerai donc à l'avertir que, la trame de ce poème étant de pure invention, j'ai cru faire assez de res pecter la vraisemblance générale, sans prendre au cun souci de la vérité historique, géographique ou scientifique : bien plus, j'ai altéré à dessein des noms de localités réelles : et si ceux de mes héros appartiennent à quelque famille en existence, je demande ici pardon à la cantonade, pour cette in volontaire usurpation, à leurs légitimes proprié taires.

Le chant I, où la fiction mythologique se mêle à la réalité, d'une sérénité toute olympienne, n'é veillera sans doute qu'un intérêt de pure curiosité. Les suivants, d'action toute terrestre et plus mou vementée, présentent des caractères notablement différents : tour à tour tendre, plaisant, tragique idyllique.—Et si la note élégiaque du Chant II amène à sa paupière une larme ;—si la jovialité co mique du troisième épanouit sa lèvre d'un sourire ; —si l'action dramatique du suivant lui fait passer un frisson dans le dos ;—si l'idylle déroulée dans les deux derniers le laisse dans un état d'âme ras séréné.—j'aurai atteint mon but, dépassé mes es pérances, et sans doute conquis la sympathie du lecteur.

Quant à ce qu'il peut sembler,au premier abord, y avoir d'un peu scabreux dans le sujet que j'ai abordé, on reconnaîtra, après avoir lu le poème, que j'ai contourné l'écueil sans y échouer.—C'est en vain que l'on chercherait de ces tableaux pornographiques, de ces peintures libidineuses, de ces suggestions érotiques, de ces propos licencieux, de ces expressions lascives, de ces mots obcènes, de ces équivoques grossières, de ces grivoiseries pimentées, de ces fariboles égrillardes qui font le principal mérite de bien des fadaises surannées qui ne circulent que sous le manteau, ne se lisent que dans l'alcove, ne franchissent que de certains seuils, ne s'étalent que dans les boudoirs interlopes, ne se disent qu'en cabinet particulier, sortent de presses clandestines,ou se propagent en manuscrit. J'aime à penser que le titre, pourtant anodin, du poème sera ce qu'il offrira de plus osé dans sa nécessaire et franche concision ; que les rares et discrètes allusions qui le rappellent ainsi que l'intrigue si ténue, mais nécessaire à l'unité, qui relie les divers chants ne paraîtront à personne risquées dans leur expression ou choquantes par leur insistance ; enfin que je n'encourrai pas le reproche d'avoir eu la main lourde, d'avoir appuyé là où il eût fallu glisser, ou d'avoir oublié "Que le lecteur français veut être respecté".

Cédant aux instances de mon éditeur et de quelques amis,je fais suivre la LAPINADE de diverses poésies fugitives, de genres très variés, qui ne paraissent pas trop indignes, pour la plupart, d'être tirées de l'oubli et que je livre sans commentaires à l'appréciation du lecteur.

LA LAPINADE.

Poème héroï-comique en six chants.

CHANT I.—L'INOCULATION.

A d'autres à chanter les combats et la gloire,
A traîner les héros sur des chars de victoire,
A dire les amours et les haines des dieux,
A scruter les secrets de la terre ou des cieux .
Qu'un autre, ami des champs, faisant aux dieux la nique,
Se fasse amoureux fou d'une amante rustique,
Et, couché de son long à l'ombre des ormeaux,
Enfle tout à loisir ses tendres chalumeaux.
Que d'autres. . .Mais j'entends le lecteur dont j'abuse :
"Quel sujet, à la fin, veut aborder sa muse ?"
—Des combats d'écoliers, leurs plaisirs enfantins,
Et, je le dis tout bas, leurs amours de lapins".

Muse, ranime en moi cette ardente jeunesse,
Que les régents en vain pensent tenir en laisse !
Son âme, toujours prompte aux généreux transports,
Ne souffrant point de joug, se rit de leurs efforts.
Et son cœur, captivé des charmes de l'enfance,
Sait faire de l'amour un peu l'expérience.

Et vous lapins passés, présents, de l'avenir,
Lapins de tous pays, daignez me soutenir
Du regard ; et puissé-je à vos yeux pleins de larmes
Retracer en ces vers des jours si pleins de charmes !

Dans un coin retiré du rivage breton,
Un collège fleurit dont Saint-Frise est le nom.
Là jadis, à l'abri des tracas de ce monde,
De gros moines vivaient en une paix profonde,

V. 12—Lapins : (argot de collège) Mignons.
25 et suiv.—Imité de Boileau, Lutrin, ch. I, 19-24.

Et, dans un long repos coulant des jours heureux,
Par des sentiers fleuris gravissaient vers les cieux.
Là, d'écoliers lutins une troupe mutine
Exerce maintenant son humeur libertine,
Ses turbulents instincts. Non que naguère encor
Ces lieux n'aient vu fleurir un trop court âge d'or.
Trilingue étant patron, sous ses lois parternelles
Ecoliers pleins d'ardeur, à l'étude fidèles,
De maîtres vénérés, savants autant que bons,
Ecoutaient les conseils et suivaient les leçons,
Et le hideux pensum, la pâle retenue
En cet Eden scolaire étaient chose inconnue.
Aussi comme y pleuvait l'un et l'autre bachot !
Centrale, Eaux-et-forêts, Saint-Cyr, Borda, Pipot
Ouvraient grande leur porte à ces piocheurs d'élite,
Qui, ne devant, ceux là, leur succès qu'au mérite,
Sans être fils de juge ou bien de sénateur,
Affrontaient l'examen sans piston, mais sans peur.
Même une année, hélas ! mémorable et fatale,
Huchard, le grand Huchard, décrochant la timbale,
Au concours général, avec un premier prix,
Remporta, haut la main, trois ou quatre accessits.
Mais, tristesse vérité d'une antique parole,
La Roche Tarpéienne est près du Capitole !

Le coup, par le Jésuite à son orgueil porté,
Mit hors de ses gonds la vieille Université :
"Quoi ! dit-elle, la voix cassée et chevrotante,
En vain à ma requête en mil huit cent septante,
La bonne Marianne aurait passé des lois
Pour mater cette engeance et la mettre aux abois !

33—Patron : (arg. de coll.) Supérieur, principal, proviseur.
39—Bachot (arg. de coll.) Baccalauréat.
40—Centrale, Eaux-et-Forêts, St-Cyr, Borda : Ecoles spéciales de l'Etat en France.—Pipot : (arg. coll.) l'Ecole polytechnique.
44—Piston : (arg. coll.) Protection, recommandation.
53—"Quoi ! dit-elle, d'un ton qui fit trembler les vitres." (Boil. Lutr.)
—Marianne : (arg. pop.) : La République française.

Le monstre renaissant déjà lève la tête,
Et, pour me houspiller, se ramasse et s'apprête :
Abattons son audace et déjouons ses plans:
Une ALMA MATER doit lutter pour ses enfants !"

Elle dit ; et sa main, dans un élan sénile,
Fit pour prendre une plume un effort inutile ;
Puis, d'un geste égaré battant l'air un instant,
Inerte, retomba sur un timbre d'argent.

Le coup retentit sec, et son appel sinistre
D'un cabinet prochain fit surgir un grand cuistre,
D'ors, de rubans, de croix constellé, chamarré,
Qui jeta sur la vieille un regard effaré.
Puis, voyant sous sa main la dépêche funeste :
"Qu'est ceci, gémit-il ; et la lisant : La peste
Livre au diable d'enfer ces Jésuites maudits...
Ou que Dieu les emporte en son saint paradis...
N'importe, en vérité, si l'on m'en débarrasse !
Au diable ou bien à Dieu comme j'en rendrais grâce !
Mais la vieille se meurt, il la faut secourir
Et le moment est mal choisi pour discourir !"

Du téléphone alors sa voix officielle
Dans tout Paris répand la fatale nouvelle,
Et, sans désemparer, convoque en même temps
Du Suprême Conseil tous les membres présents.
Lorsque fut réuni l'illustre aréopage,
La vieille de ses sens avait repris l'usage ;
Mais, trop débile encor pour pouvoir discuter,
En simple spectatrice elle dut assister.

Le ministre, ayant donc de droit la présidence,
Par un discours ému commença la séance :
Après un court exorde, adroitement subtil,

6) "Alma Mater" : titre latin des Universités, qui se traduit par : Mère bienfaisante, dévouée.

En termes francs et nets, il montra le péril ;
Et, pour le conjurer de tous réclamant l'aide,
Demanda que chacun proposât son remède.

Le doyen se leva, vieillard laid, rabougri,
Dont, sans sa dignité, volontiers l'on eût ri.
Vacillant sur son crâne, une antique perruque
De son poil jaune et rare ombrage mal sa nuque ;
Nez crochu, front ridé, mais l'œil brillant encor
Sous l'ovale arrondi de ses lunettes d'or :

"Du mal d'abord, dit-il, connaissons l'origine,
Puis voyons s'il se peut couper dans sa racine :
Quitte à choquer quelqu'un j'aurai mon parler franc,
Ne voulant ici faire œuvre de courtisan.

"A Monsieur le Ministre, avant tout, je déclare
Que, j'en suis convaincu, la passion l'égare
Quand il parle d'avoir des lois d'exception.
Jamais, au grand jamais, la persécution
Ne fit à la victime un dommage durable.
La presse cléricale, au contraire, est capable
D'en tirer contre vous un très fort argument
Et de vous compromettre aux yeux du parlement.
"Notre ennemi d'ailleurs, pourquoi ne pas le dire ?
A quoi servirait-il de le vouloir détruire ?
Arbre protéiforme aux cent rameaux divers,
Il étend sa racine à travers l'univers ;
Et bientôt vous verriez, débordant la frontière,
Ses rejetons, nombreux, couvrir la France entière.
Ce vivace ennemi qu'on ne doit expulser,
C'est donc dans ses remparts qu'il le faut terrasser.
Il n'est fort, après tout, que de notre faiblesse,
Toute son énergie est dans notre mollesse ;
Car nous souffrons de maux qu'on ne peut contester

111—Protéiforme.—De forme variable, comme le dieu Protée.

Et dont, jusqu'à ce jour, il a pu s'exempter :
Je vous le montrerai, j'espère, sans réplique.

"Sans être du passé le prôneur fanatique,
Détracteur du présent, sans foi dans l'avenir
Du poète latin, il en faut convenir,
Tout n'est pas pour le mieux, ici, dans la meilleure
Des universités. Je disais tout à l'heure
Que nos collèges sont en proie à divers maux
Dont s'étaient su garder nos trop adroits rivaux.

"Et d'abord, dans beaucoup de nos plus beaux lycées,
D'un souffle soit-disant libéral traversées,
Les hautes classes, tout en fermentation,
Font les élèves prompts à la rébellion.
Déjà nous avons vu la révolte au collège
De Bozieux ; Trousseignan soutenir un long siège ;
Noirfleur, parlementant durant deux jours entiers,
Ne céder, à la fin, qu'aux douches des pompiers ;
Dans la moyenne cour, naguère, à Chantepie,
L'Administration brûlée en effigie ;
(Mais, dans ce cas du moins, si l'on m'informe bien,
La faim justifiait amplement le moyen,
Tellement l'économe, en son ardeur rapace,
Sevrait ses nourrissons de fayols, de mélasse)
Et j'en pourrais encor divers autres citer
En révolte ouverte ou prêts à se révolter.

"Mais un pire fléau que cette indiscipline,
Et plus universel, nous gangrène et nous mine ;
Et son funeste effet d'un prodige enfantin
Parfois fait, à la longue, un ignoble crétin.

"Un jour, en se baignant dans le lac Asphaltite,
Raconte un auteur grec, la déesse Aphrodite

122—"Laudator temporis acti". (Horace).
140—Calembourg pittoresque dans la bouche du grave doyen.
142—Fayols : (arg. coll. et maritime) Haricots, du latin "phaseolus".
150—La déesse Aphrodite : Vénus, mère de l'Amour ou Cupidon.

Conçut puis enfanta tout un essaim d'Amours,
Bâtards du vieux Priape, auquel ce lac toujours
Fut consacré. De là dispersé sur le globe
Par les soins de la mère, il devint le microbe
D'un amour innomé, précoce ou maladif,
De l'ordinaire amour onanique poncif.
Et plus d'un qui parfois succombe à son atteinte
Chez d'autres le dénonce avec une horreur feinte.
Car il est d'autant plus en secret répandu
Qu'il présente l'appât d'un fru plus défendu.
Eh bien ! précisément ce microbe est la cause
Du mal que devant vous je déplore et j'expose :

"Cent Cupidons bâtards rôdent par nos dortoirs,
Echauffent les esprits, allument des espoirs,
Fomentent des complots, ourdissent des intrigues
Aux cerveaux font subir d'indicibles fatigues.
Puis, le dard venimeux de ces faux Cupidons
Faisant de ceux qu'il blesse autant de Corydons,
Chaque Corydon trouve un Alexis facile,
Et, plus favorisé que celui de Virgile,
N'ayant pas dans un maître un rival, peut avoir
Ce qui pour le berger en restait à l'espoir.

"Or notre rival ferme, hermétique, sa p te
A ce subtil virus : par quel secret n'importe !
Et comme il est chez nous implanté fortement,
Qu'on ne l'en peut prétendre extirper sûrement,
Il reste un seul moyen, c'est qu'on lui l'inocule
Par quelque tour adroit, sans délai, sans scrupule.
Comment y parvenir ? Une commission
Pourrait l'étudier, et son opinion.

152—Priape : Dieu des jardins et de la virilité.
156—Onanique : D'Onan, patriarche impudique. (Bible)
169—"Formosum pastor Corydon ardebat Alexin,
Delicias domini, nec quid speraret habebat." (Virg. Egl. II)

Dans un prochain conseil mûrement discutée,
Serait mise en pratique ou serait rejetée".

En ces termes ayant sagement opiné,
Le doyen se rassit, en nage, époumoné,
Aux applaudissements nourris de l'auditoire,
Compris le sténographe oubliant son grimoire.
L'avis fut adopté par acclamation,
D'un seul tour de scrutin une commission
De cinq membres nommée, et, séance tenante,
Un certain plan conçu d'une commune entente,
Dont chacun fit serment de garder le secret
Jusques au jour prochain qu'on l'exécuterait.

Ce jour tant attendu des laïques vengeances,
Ce jour fut amené par la fin des vacances.
Septembre finissait, et l'Université
Par d'habiles docteurs rendue à la santé,
Par des soins vigilants toute ragaillardie,
De vingt ans en deux mois paraissait rajeunie :
C'est donc l'esprit dispos, le cœur tout guilleret,
Qu'au grand événement elle se préparait.

Pour mieux faire fleurir ce regain de jeunesse
Et bannir tout à fait l'importune vieillesse,
Aux thermes de Jouvence elle passa trois jours
Et de la belle Hébé s'assura le concours.

Sous la divine main de la céleste artiste,
Plus que nulle mortelle habile caméristé,
Tous ses charmes perdus promptement renaissaient :
Son visage jauni, que les rides plissaient,
Prit l'éclat du satin et le blanc de l'ivoire ;
Des dents, en rang pressé, garnirent sa mâchoire ;
Son front fut encadré par un double bandeau
Empruntant un reflet à l'aile du corbeau,
Et sa nuque, noyée aux flots d'un noir d'ébène
D'un abondant chignon, que maintenaient à peine
Les dents d'argent d'un peigne orné de diamant ;

Ses sourcils épaissis firent un arc charmant ;
Sous de longs cils soyeux ses regards se voilèrent,
Et de bistre, alanguis, ses yeux se soulignèrent.
Sur sa joue, un carmin savamment composé
Fleurit ; d'une fossette aimablement creusé,
Son menton rose acquit une élégance étrange ;
D'un ongle transparent s'orna chaque phalange
D'une main blanche et fine, aux longs doigts fuselés ;
Ses vieux appas, naguère encor tout affalés,
De leur double hémisphère emparent son corsage :
Son pied ne connut plus la faiblesse de l'âge ;
Sur sa hanche affermie, à peine on le croira,
Son buste, tout à fait redressé, se cambra
Et sa croupe devint, admirable prodige,
Digne de l'adjectif d[illegible]n de callipyge.

Ainsi transfigurée et sans nul ornement,
Elle emprunta le simple et coquet vêtement
D'une bourgeoise aisée, et, bouclant sa valise,
Confiante au succès, prit le train pour Saint-Frise.

Elle n'était pas seule : un joli garçonnet,
Qu'on eût volontiers pris pour son fils, la suivait.

Car cependant qu'Hébé procédait au miracle
Dont nous venons d'avoir le merveilleux spectacle,
Le ministre lui-même, avec empressement
Du plan suivant la ligne imperturbablement,
Avait aux proviseurs, par lettre circulaire
Et très secrètement, mandé l'ordre de faire,
Parmi les Alexis que leur ramènerait
La prochaine rentrée, un choix dont l'intérêt
Ne leur échappa point. On peut donc penser comme
Chacun se mit en quatre, espérant que la pomme
Fût à son candidat par le nouveau Pâris
Décernée. Au milieu de tous ces Adonis

224.—Appas : (poét.) Seins.
230.—Callipyge : (épithète homérique) Aux belles fesses.

6 248

Le choix définitif fut difficile en diable,
Quoiqu'étant à coup sûr tâche fort agréable.
Pourtant après deux jours de consultations,
Examens, pourparlers, tergiversations,
Enfin il se fixa sur l'Alexis modèle
Que l'Université pilotait avec elle.

C'était un grand et fort gamin de quatorze ans
Sonnés, dont le profil et le galbe élégants
Fondaient, en une rare et vivante antithèse,
Le marbre de Milo dans celui de Farnèse
Sans rien d'efféminé ni sans rien de brutal :
L'air vif et dégourdi mais non point trivial,
Le regard ferme et droit sans trop de hardiesse,
La démarche flexible et souple sans mollesse.
Ses membres délicats n'ont rien de trop fluet,
Capitonnés qu'ils sont d'un embonpoint discret ;
Son torse fièrement se campe sur sa hanche
Et sa tête pensive à gauche un peu se penche.
Son front éburnéen est comme auréolé
D'un duvet nu et blond, mollement ondulé,
D'une ample chevelure adorable lisière ;
D'épais et longs cils noirs garnissent sa paupière
Et tamisent l'éclat pénétrant de ses yeux,
Où se reflète un coin sans nuage des cieux ;
Son teint, où près du lys s'épanouit la rose,
A le suave éclat d'une fleur fraîche éclose ;
Son nez d'un galbe pur, retroussé sans façon,
Donne à son doux minois comme un air polisson :
Sa bouche d'un souris divin souvent s'entrouvre
Et de joyaux nacrés laisse entrevoir un Louvre ;
Son fin menton, qu'estompe un naissant poil follet,
S'arrondit, potelé, dans sa blancheur de lait :
Et dans sa voix qui mue, en son timbre hésitante
Soprano ? baryton ? tout un orchestre chante.

258 — La Vénus de Milo ; l'Hercule du palais Farnèse.
267 — Eburnéen : d'ivoire ou qui y ressemble.

I 283-318

Au demeurant espiègle, aimable compagnon,
Prompt à la répartie, obligeant, bon garçon,
Gentiment crapule, et, (comment dire la chose ?)
Sur certain instrument étonnant virtuose.

Bien que l'express, filant avec rapidité,
Comme en un tourbillon parût être emporté,
Du train qu'elle avait pris la vitesse effrayante
A l'Université paraissait presque lente ;
Mais l'enfant, moins pressé, franchement admirait
Le spectacle changeant qu'à ses yeux déroulait,
Comme un rêve éveillé, l'allure progressive
Du train, léger fardeau pour la locomotive.

Arbres, maisons, clochers passent en tournoyant
Comme un vol de fétus qui tourbillonne au vent :
Après l'immensité féconde de la plaine,
Soudain de la forêt la majesté sereine ;
Ici des paysans qui battent leurs moissons,
Plus loin de lourds chariots et de gais vignerons ;
Des troupeaux effarés la fuite bondissante ;
Des moulins et leurs biefs et leur roue écumante ;
Des guérets, des étangs, des rochers, des côteaux,
Des vergers, des vallons, des marais, des châteaux,
Des landes, des jardins, des bosquets, des rivières,
Des cascades, des prés, des fermes, des bruyères,
Fuyant en une éblouissante vision,
Se succèdent sans trêve et sans transition.
Puis, aux rares arrêts des gares principales,
Les clochers et les tours des vieilles cathédrales,
Les places des cités, leurs parcs, leurs monuments
Reposent le regard durant quelques moments.
Et, le train repartant, la fantasmagorie
Recommence rapide et toujours se varie :
Des soldats, des chasseurs, des gens endimanchés,
Des fermiers conduisant leur bétail aux marchés,
De joyeux canotiers, de noces un cortège,
Puis un enterrement... et que sais-je, et que sais-je ?

Mais, d'un demi-sommeil tout à fait réveillé,
Soudain l'enfant surpris sursaute émerveillé :
C'est l'Océan sans borne à ses yeux qui déroule
Ses flots bleus agités d'une légère houle,
Où, comme des oiseaux, se berçent mollement
Des barques de pêcheurs sous leur coquet gréement.
Et puis la vision, tout à coup entrevue,
Non moins subitement est bientôt disparue.

Enfin un long sifflet par l'écho répété
Retentit. C'est Saint-Frise, et l'Université
Avec son compagnon du train saute légère,
Et, de son pied cambré, foule à peine la terre.

Vers le collège proche elle se dirigea.
Monastère autrefois, comme on le sait déjà,
Il en a conservé l'aspect un peu sévère,
En harmonie avec son pieux caractère.
Son âge est attesté dans trois ou quatre endroits
Par des ANNO CHRISTI mil deux cent trente trois,
Un âge assurément tout à fait vénérable.
Sa façade, en granit qui semble inaltérable,
S'élève sur un haut et solide perron
Où le marbre poli se développe en rond,
Formant une élégante et blanche balustrade ;
La porte principale offre une colonnade
D'un goût austère et pur, d'ordre corinthien ;
L'ensemble aurait peut-être un air plutôt payen
Si, chef-d'œuvre naïf, n'était sculptée en pierre
Du grand Saint Nicolas l'histoire légendaire.
Sur un quadruple étage, un toit à la Mansard,
Moderne addition faite en dépit de l'art ;
Et, s'élevant au centre, un campanile loge,
Surmonté d'une croix, le cadran d'une horloge.

336—Anno Christi, (en l'an du Christ), cartouches où l'on inscrit la date d'érection d'un monument précédée des initiales A. C. ou A. D. (Anno Dei).

Alerte, elle eut bientôt les hauts dégrés franchis,
Et, levant le heurtoir, d'un coup sec frappa l'huis.
Il fut presqu'aussitôt ouvert par un vieux frère
Claudicant, de ces lieux apprivoisé Cerbère,
Qui, les introduisant en un prochain parloir,
En attendant, les fit honnêtement asseoir.

Bientôt du principal parut la silhouette,
Quelque peu bedonnante et toute rondelette :
Puis il franchit la porte, et, poli, salua.
De l'Université tout le sang reflua
En voyant de si près l'ennemi séculaire :
Mais, vite réprimant sa trop prompte colère,
Elle eut, comme réponse, un souris tout de miel,
Qui, sans qu'il y parût, dissimulait son fiel.
Alors le principal s'assit en face d'elle,
Baisa l'enfant au front de façon paternelle,
De leur double santé s'enquit aimablement,
De mille riens futils s'entretint un moment,
De leur visite enfin demanda le mobile :

"Voici, répondit-elle, un enfant, mon pupille,
Qu'à vos soins entendus j'aimerais confier
Pour en faire, Monsieur, un parfait bachelier.
Bien qu'il soit grand et fort, son âge est encor tendre,
Car, aux prochains lilas seulement, il va prendre
Ses quinze ans. Il reçut l'existence à Fortbeau
Et sa naissance, hélas ! mit sa mère au tombeau.
De la localité j'étais la châtelaine
Et du pauvre orphelin je devins la marraine.
Je le pris avec moi. Son père resta seul.
Faire la barbe aux gens et tirer le ligneul
N'est pas un métier où l'on meurt millionnaire :
Il végéta deux ans, presque dans la misère,
Puis il tomba malade ; enfin, un beau matin,
Il n'ouvrit plus sa porte et mourut de chagrin.

358—Bedonnant, (fam.) Modérément ventru

"J'avais au triste enfant déjà servi de mère,
Maintenant je devais lui tenir lieu de père.
De la tâche entreprise onques ne me plaignis,
Car de l'enfant croissant le naturel exquis
Amplement me paya de mes soins, de ma peine...
Mais vous en jugerez !... Sa présence me gêne
Pour en faire un éloge à mon gré suffisant.
Pourtant je vous dirai qu'il est intelligent,
Eveillé, franc, discret, enjoué sans malice,
Fort civil, vrai cœur d'or....—Ainsi que sa tutrice"
Fit le principal en souriant galamment,
(Car il savait fort bien tourner un compliment.)
"Cet enfant, à vrai dire, est charmant. Sa gentillesse
Son air franc, son maintien, tout à lui m'intéresse.
Donc, à votre désir, Madame, il entrera
Dans la classe des moyens, et bientôt l'on verra,
A nous fier vous en, suivant ses aptitudes,
En quel sens on devra diriger ses études".
Puis d'un geste amical le prenant au menton :
"Et quel est, mon enfant, lui dit-il, votre nom ?
Il me semble qu'il est un peu temps qu'on en cause !
—Mon nom, répondit-il, mon nom est Petit-chose,
Ou plutôt mon surnom ; mais j'aime ce nom-là :
C'est ainsi, tout petit, que maman m'appela ;
Car madame, qui fut toujours ma bienfaitrice,
Est pour moi ma maman bien plus que ma tutrice.
Il me rappellera les ans que j'ai coulés
Près d'elle ; et j'aimerais, si bien vous le voulez,
Le conserver ici...." Puis il fondit en larmes.
Les pleurs lui séyaient bien et montrèrent ses charmes
Sous un nouvel aspect. Ému de son chagrin,
L'excellent principal prit l'enfant par la main,

385—"Tristis Crestes."

397—8—"La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder....." (Racine, Athalie.)

406—Sous le titre de : "Le petit Chose", Alph. Daudet a donné un délicieux roman qui est presque une autobiographie.

I 417 II

Et, l'embrassant encore, accorda sa requête.
Enfin on se leva, et, l'affaire étant faite,
Chacun, se séparant, de son côté s'en fut :
L'élève, avec le maître, intégra le bahut,
Et l'Université, du succès toute fière,
Se dépouillant enfin de son masque de mère,
D'un geste triomphant et tout plein de défis
Prit congé de Saint-Frise et regagna Paris.

CHANT II — L'AFFRONT

Octobre avait à peine à notre jeune artiste
Fourni l'occasion, sinon comme soliste,
De jouer en sourdine un air par-ci par-là.

Un superbe jeudi qu'au môle d'Ercilla
Se poursuivait l'hebdomadaire promenade,
Petit-chose en jouant reçut une bourrade,
Tomba du coup, et fut à la mer envoyé.
Quoiqu'assez bon nageur, il se serait noyé
A coup sûr, empêtré par l'étroit uniforme,
Dans ces flots dont la profondeur était énorme
Le long du quai. Mais, d'un mouvement instinctif,
Huchard, le grand Huchard, sans hésiter et vif
Comme l'éclair, se dépouille de sa tunique,
Arrache sa chaussure et sa chemise, et pique
Froidement une tête. Un bateau de pêcheur,
Amarré tout au proche, offrait au sauveteur,
A tout événement, un point sûr d'abordage :
Il l'avait remarqué. D'un bras robuste il nage,
Plonge, fouille la mer et puis revient sur l'eau ;
Replonge, fouille encore, apparaît de nouveau
Aux regards angoissés de ceux qui, sur la rive,
Tremblent qu'un double malheur à la fin n'arrive.

420—Intégrer : s'établir dans... Se retrouve et n'est guère usité que dans son dérivé : réintégrer.
Bahut : (arg. coll.) Le collège, le lycée.

417 11 22

Déjà l'enfant deux fois à pic avait coulé,
Et, d'un cri déchirant, chaque fois appelé.
Pour la troisième fois il disparaît encore
Et chacun, consterné, croit que la mer dévore,
Implacable, sa proie. A ce moment la main
D'Huchard saisit au fond, d'un sang-froid surhumain,
Par les cheveux l'enfant inerte. Mais la lutte
N'est pas finie, et l'océan gourmand dispute
Rageusement sa proie au courageux Huchard
Qui défaut, épuisé, nage comme au hasard
Balloté par le flot, risque à mainte reprise
D'être jeté au quai où la vague se brise
Ecumante, et l'eût brisé. Pourtant, dans un effort
Enorme, de la barque il empoigne le bord,
Y lance son fardeau, s'y hisse enfin lui-même,
Et tombe, anéanti par cet effort suprême.

Quand il revint à lui, son premier mouvement
Exprima la surprise et l'ahurissement.
Plus conscient bientôt, et, minute à minute
Revivant lentement les détails de la lutte
Vaillamment soutenue, il se rappelle tout
Et d'un sentiment neuf tressaille tout à coup,
Vague encore, mais bien tendre pour Petit-chose :
Car s'il lui doit la vie, il est son bien, sa chose....
C'est comme un avant-goût de la paternité
Qui ne va pas sans un frisson de volupté.

Anxieusement donc voici qu'il interroge
Le vieux frère infirmier qui, sous l'antique horloge,
En un demi-sommeil égrène un chapelet
Et qui, d'un pas traînant, s'avance à son chevet :
"Le petit est là près, dit-il, entre la vie
Et la mort. Du docteur l'ordonnance suivie
Jusqu'ici n'a pas fait le bien qu'on avait lieu
D'attendre. Enfin il vit, c'est beaucoup ! Grâce à Dieu
Et grâce à vous !... Aussi grâce à la Sainte Vierge.

52—"Promenaient dans Paris le monarque indolent". (Boil. Lutr.)

S'il revient à la vie, il vous doit un beau cierge,
Ou bien c'est un ingrat ! Mais lui, ce chérubin,
Ingrat ! C'est un blasphème !—Ainsi donc, frère Albin,
Vous croyez qu'il devra m'aimer !... Il faut qu'il vive.
Il le faut ! Et voici qu'en sa hâte craintive,
Du frère, en un clin d'œil, il endosse un vieux froc
Qui lamentablement pendait après un croc,
En un coin relégué. Puis dans cette toilette
Etrange, il entre, tel un fou, dans la chambrette
Où Petit-chose râle, écarte l'infirmier
Qui veille sur l'enfant et jette à ce dernier
Un regard, allumé d'un éclair fluidique,
Où sa volonté toute en un pouvoir magique
Se concentre. Aussitôt, et comme électrisé,
L'enfant ouvre les yeux et d'un souffle brisé
Par le hoquet, murmure : "O mon frère, ô mon frère !"
Tandis que l'infirmier, impuissant à rien faire,
Hésite, Huchard transfiguré, plus radieux
Qu'un prophète pour qui s'entr'ouvriraient les cieux,
Dans un transport subit s'élance sur la couche,
Et, les yeux dans ses yeux, la bouche sur sa bouche,
Presse en ses bras l'enfant durant un long moment,
Et se repaît d'un indicible enivrement.

Trois jours, trop tôt coulés, d'intimité bénie
Firent du vieil Albin la parole accomplie
Et même par delà. Des serments échangés
Les avaient l'un à l'autre à jamais engagés
Et Petit-chose huit jours durants leur fut fidèle ;
Mais Pylade ou Castor n'était point son modèle :
On peut être volage et n'être pas ingrat.

Huchard au grand concours glorieux lauréat,
Huchard, le fort en tout qui jamais dans sa classe
Ne s'était départi de la première place,
L'herculéen Huchard, fort comme un bœuf et doux

89—Allusion à un roman de... intitulé "Fort en thème".
91—"Tu l'as bien connu, c'était un grand diable,
Léger comme un cerf et fort comme un bœuf." (Déroulède)

Comme un agneau, jamais n'avait fait de jaloux.
Mais Huchard le sauveur, Huchard de Petit-chose
L'ALTER EGO, l'intime ! Oh ! ça changea de glose !
Plus d'un ami d'antan, sentant naître en son cœur
L'amour de Petit-chose et pour lui la froideur,
En rival se posa, rival d'abord timide,
Mais bientôt enhardi par le progrès rapide
De sa nouvelle affection. Ce scélérat
De Petit-chose, aussi, jamais d'un candidat
A son intimité n'arrêtait l'entreprise,
Et, se mettant à l'aise avec la foi promise
Naguère au pauvre Huchard, se faisait tout à tous.
A son tour celui-ci trop justement jaloux,
En vain se prévaut-il de ses droits, de son titre
De sauveur, et supplie, et menace, et chapitre.

"Il m'en souvient, à moi, de nos premiers serments
Et ce cher souvenir irrite mes tourments :
"Plus vite tu verrais, détournés de leur course,
"Les fleuves inconstants remonter vers leur source
"Que mon cœur infidèle ou mes serments trahis !"
Les fleuves ont-ils donc vu de nouveaux pays ?
Est-ce dans les vallons qu'une autre onde serpente
Ou par d'autres détours descend une autre pente ?
Non ! il n'est point d'excuse ! Et pour d'autres objets
Si ton cœur a trahi les serments qu'il m'a faits,
Toi seul, je puis toi seul t'accuser d'inconstance,
Et, seul, tu dois porter le poids de ma vengeance ?"

Un beau soir de novembre ainsi soliloquait
Huchard, déambulant plaintif sous un bosquet,
Dans le grand parc déjà dépouillé de verdure.
A son cœur endeuillé le deuil de la nature
Semblait répondre, aussi comme il s'y complaisait !

94—Glose : Interprétation ; ici ton, manière.
109-11—"Et le Rhin de ses eaux ira grossir la Loire
Avant que tes faveurs sortent de ma mémoire." (Boil. Lutr.)
119—Soliloquer : Se parler à soi-même.

La lune, au ciel serein, d'un éclat pur luisait,
Et, là-bas, sur la mer, mettant à chaque lame
Un morceau de son disque, on eût dit qu'une flamme
Scintillante d'argent ondulait sur les flots
Dont le bruit lointain, seul, éveillait les échos
Du bois silencieux à cette heure tardive.
Huchard, dans une attitude contemplative,
De ce tableau nocturne admirait la douceur
Et de pensers amers abreuvait sa douleur ;
Quand soudain comme un bruit de feuilles que l'on froisse
Non loin se fait entendre, et lui met une angoisse
Au cœur. Il tend l'oreille. Après un court moment
Le bruit s'éloigne, puis s'approche lentement
Tout près : "Bah ! se dit-il, il faut avoir la fièvre
Pour s'émouvoir ainsi du bruit que fait un lièvre
En quête de souper ! Ah ! si j'étais chasseur,
Quel parti je ferais à ce pauvre rongeur !
Mais moi ! pourquoi troubler sa douce quiétude ?
Observons-le plutôt : peut-être cette étude
Dont maint Nemrod voudrait trouver l'occasion
A mon chagrin fera quelque diversion".

Derrière un arbre donc il se tapit dans l'ombre,
Retient son souffle, guette, écoute, et du bois sombre
De l'œil fouille, attentif, les plus profonds recoins.
Et voilà qu'au moment qu'il y pense le moins,
Au détour d'un sentier apparaît Petit-chose,
Qui, la main dans la main, avec Poilpiquet cause
A voix basse et dans la plus grande intimité :
Poilpiquet ! Le rival ardemment détesté !

François Tillac, dit Poilpiquet, dont l'aspect frustre,
Le débraillé criant, l'air lourd, le ton de rustre
Expliquent le surnom, était un gringalet,
Le dernier-né d'un gros hôtelier de Saint-Clet.
Son crin dur des ciseaux souffre à peine l'outrage
Et nul peigne jamais n'en eut le pucelage ;

153—Pucelage : Virginité, étrenne.

Son épiderme rouge ignore le savon ;
Sa chemise souvent perd son dernier bouton ;
Sa brague et son gilet, en éternel divorce,
Pour se joindre parfois ne cèdent qu'à la force ;
Et ses souliers boueux, de vieux cordons noués,
Vont avec ses genoux et ses coudes troués ;
Les traits durs et heurtés, la voix criarde et rauque,
Avec des yeux vairons le regard torve et glauque :
Tel est de Poilpiquet le portrait peu flatteur.
Mais ces pauvres dehors cachaient un tendre cœur,
Une volonté ferme, une rare constance,
Un esprit nullement privé d'intelligence ;
Et François dans sa classe, entre vingt concurrents,
Arrivait à tenir aussi les premiers rangs.

Ce rival, maigrement doué par la nature,
En vérité, faisait assez mince figure
Auprès d'Huchard : à peine aussi s'expliquait-on
Le béguin de l'enfant pour ce triste avorton,
De deux ans son aîné, mais qui, malgré cet âge,
Paraissait son cadet d'un an ou davantage.
Et c'est, dérision ! cet être échevelé
Et de la tête aux pieds comme un sac ficelé
Qui de l'athlète Huchard soutient la concurrence
Et près de Petit-chose obtient la préférence !
Voilà de quoi surtout Huchard se trouve outré,
Ce qui fait Poilpiquet entre tous abhorré.

D'Huchard surpris le sang dans ses veines se fige ;
A sa tête, du cœur monte un soudain vertige,
Et, d'un coup si cruel comme paralysé,
Il demeure un instant ahuri, médusé,

161—Brague : (v. mot et pat. norm.) Pantalon, culotte ; se retrouve dans le diminutif braguette

166—Torve : De travers, louche : "torvis oculis".

176—Béguin : (fam.) Préférence, entichement.

188—Médusé : Immobilisé comme par le regard de Méduse.

H 189 222

Tout près de défaillir s'appuyant contre l'arbre,
Dans la rigidité, dans la froideur du marbre.
Mais Petit-chose avec Poilpiquet conversant
Sur lui viennent tout droit, et bientôt, s'avançant
De quelques pas, vont le toucher. Un banc rustique
D'où la mer se découvre en un coup d'œil magique,
Tout à l'arbre adossé, les invite à s'asseoir.
Impuissant, il ne peut éviter de les voir,
Enlacés l'un à l'autre, épancher leurs tendresses,
Et, sous ses yeux navrés, prodiguer leurs caresses ;
D'entendre leurs serments, leurs protestations,
De sentir de leurs cœurs jusqu'aux vibrations.
Enfin sa volonté vient à rompre le charme ;
Son œil, jusque-là sec, se mouille d'une larme,
Une larme de feu, qui, tombant dans le cou
De Poilpiquet, le fait se dresser tout d'un coup.
Se retournant, il voit comme une lueur fauve
Dans les yeux fulgurants de l'athlète et se sauve
Avec un cri d'effroi, pensant qu'un farfadet
Pour courir après lui va sortir du bosquet.

Petit-chose ébahi nullement ne s'explique
De Poilpiquet fuyant la subite panique.
Mais un cri guttural, en arrière entendu,
Au cri du fugitif n'a-t-il pas répondu ?
L'enfant donc à son tour se retourne et se dresse ;
Mais d'Huchard courroucé la dextre vengeresse,
D'un geste impératif, le rive sur le banc.
Non pas effrayé, mais tremblant de honte, et blanc
Comme un suaire. Huchard, le touchant à l'épaule,
Près de lui vient s'asseoir, et, sans une parole,
Désarmé, doucement prend sa main dans sa main,
Et, prompt à pardonner, le presse sur son sein.
Petit-chose, attendri d'un trait si magnanime,
Petit chose inconstant, mais que toujours anime,

2 © [illegible]

Même dans ses écarts, un cœur reconnaissant,
Au cou d'Huchard se jette et pleure en l'embrassant.
Puis, contents l'un de l'autre et contents de soi-même,
Sous la lune éclairant leur face encore blême,
Entendant tout à coup le carillon du soir,
L'un sur l'autre appuyés, ils gagnent le dortoir

Chemin faisant, voilà que le profil cocasse
De Poilpiquet tremblant, assis sur la terrasse,
Au tournant d'une allée apparaît à leurs yeux,
En noir se détachant sur la clarté des cieux.
Leur chemin, qui par là pour rentrer se dirige,
Près du banc qu'il occupe à passer les oblige.
En les voyant tous deux, Poilpiquet, comme un fou
Soudain se lève, au cœur touché, comprenant tout :
Et, dans son impuissance à contenir sa rage,
D'un terme malsonnant les insulte au passage.
Huchard, lui, maîtrisant son indignation,
Le saisit à l'oreille, et, pour correction,
D'un coup de pied au . . ., lancé d'une main sûre,
Fait à son amour-propre une vive blessure,
Et le lâche en riant, lui recommandant bien,
Plus prudent désormais, de respecter son bien.

CHANT III — VENGEANCE !

Bien des jours ont passé depuis cette journée.
La course de Phébus, au Verseau ramenée,
Depuis une semaine et trois jours a changé
Le millésime, et dans la nuit il a neigé
Abondamment. Le froid est vif. Dans la chaumière
La neige, la froidure, hélas ! c'est la misère,

241—Le sel de cette plaisanterie manque sans doute d'atticisme : mais pas au point, j'espère, de faire [illegible]
2—Phébus : Personnification mythologique d[illegible]

Les petits grelottant près de l'âtre sans feu,
Le père sans travail, sans pain, blasphemant Dieu
Et la mere qui prie en pleurant. Au collège
Elle est la bienvenue, au contraire, la neige :
C'est les francs écoliers qui, se faisant soldats,
Se livrent, pleins d'ardeur, d'homériques combats ;
C'est la boule, en roulant, qui s'arrondit énorme ;
Le chef-d' œuvre ebauché du bonhomme difforme ;
C'est le traineau, c'est la glissade, et du patin
La vitesse grisante ! Aussi quel beau matin
Et pour nos écoliers quelle aimable surprise !
Car il ne neige pas tous les jours à Saint-Frise.

Cependant de François le bas du dos, meurtri
Des caresses d'Huchard, plus vite s'est guéri
Que de l'affront reçu la blessure sanglante,
Toujours s'envenimant et toujours plus saignante.
Petit-chose à jamais pour lui fruit défendu,
C'est l'enfer qui succède au paradis perdu ;
C'est l'ange qui s'échoue à la nature humaine ;
C'est l'amour, en son cœur, qui fait place à la haine,
Une haine rageuse et mauvaise d'enfant
Qui sent son impuissance et va s'en irritant.
Aiguiser la rancune, armer la jalousie,
Aux propos médisants joindre la calomnie,
Susciter des rivaux, s'improviser mouchard,
Hausser l'espionnage à la hauteur d'un art,
Telle est de Poilpiquet la tactique infernale
Depuis tantôt deux mois qu'il intrigue et cabale
Pour assouvir sa haine et laver son affront ;
Car pour lutter en face il est bien trop capon !

Dans sa haine englobant Huchard et Petit-chose,
Il a déjà contre eux fait embrasser sa cause
Par le gros Marc Pinu, mathématicien ;
Par Joson le Rouget ; le rhétoricien

29—"J'inventai des couleurs, j'armai la calomnie,
J'intéressai sa gloire, il trembla pour sa vie." (Racine.)

Disert, et Pudubec, aussi de rhétorique,
Ainsi que Babylas Pilbic, dit Poil-de-bique ;
Le nègre Mal-blanchi ; Mouton dit Pré-salé ;
Platon, philosophe et poète ; et Lampoulé
Qui gonfle, ballons creux, d'énormes hyperboles
Et semble ne parler souvent qu'en paraboles ;
Lanthoine dit Toinon ; le sacristain Fouchtra ;
Fritz Latrame, dit l'ami Fritz, et cætera.

Un clan de partisans autour d'Huchard gravite
Aussi, que Petit-chose enchaîne en son orbite
Par l'actualité de leurs désirs remplis
Ou le prochain espoir de leurs vœux accomplis ;
Car d'Huchard il endort, charmeur, la jalousie,
Par de douces chansons, dont il ne se soucie
Non plus que du Grand Turc après l'effet voulu :
Claude Arss, dit Clodion ou bien le Chevelu ;
Jean Guigne-aux-trous ; Urbain Faufil, par antiphrase
Dit Rustaud ; Jaunisson ; Luc Cheval, dit Pégase,
Et Gaston Cadédis, tous du cours spécial ;
Enfin les deux Cahic, du cours commercial,
Aux bibliques surnoms de Caïphe et Pilate.

Des deux partis la force est certes disparate ;
Mais qu'importe qu'on soit ou plus ou moins nombreux
Si le plus faible en nombre est le plus valeureux ?
Ils ignorent d'ailleurs leur force respective
Car ils ont jusqu'ici gardé l'expectative ;
Mais les temps sont venus où, pour que les destins
S'accomplissent, il faut qu'ils en viennent aux mains.

De la neige, qui va toujours tombant, la couche
D'heure en heure épaissie à plus d'une escarmouche
A fourni le prétexte et les munitions.
Déjà, par-ci par-là, de légers horions,
Ou reçus ou donnés, surexcitent les têtes,
Et mettent en éveil des ardeurs toujours prêtes
A soutenir des droits ou venger des griefs.
Sentant donc que bientôt ça va chauffer, les chefs,

Chacun de son côté, d'une égale éloquence
Harangue ses soldats, anime leur vaillance,
Et cherche le moyen de frapper un grand coup
Qui mette l'ennemi décidément à bout.

François, avec les siens tenant conseil de guerre
Au préau des petits, cherche de l'adversaire
A prévoir la tactique et pénétrer les plans
Pour leur mieux opposer des moyens triomphants.
Mais vite il reconnaît la tâche malaisée,
Car d'Huchard prévoyant la prudence rusée,
Pour ne laisser en rien transpirer son projet,
Même pour Petit-chose en garde le secret.
Les espions lancés sont revenus bredouille ,
Il semble aux plus prudents que l'horizon s'embrouille,
D'aucuns même tout bas disent : "Ca tourne mal !"
Quand Lampoulé leur tînt ce laus peu banal :

"Que Mars, dieu des combats, avec sa sœur Bellone,
Guerriers, soit avec nous ; car notre cause est bonne,
Et sans se compromettre un dieu peut l'embrasser !

"Un mortel qu'en folie on ne peut surpasser
Osa toucher un jour, de son pied sacrilège,
De notre auguste chef, Poilpiquet, le saint siège,
Jusque-là demeuré vierge d'un tel affront.
Puis, joignant la parole au geste, il eut le front
De lui défendre, à moins d'encourir ses colères,
De chasser désormais le lapin sur ses terres :
Défense qui bientôt s'étendit à nous tous ;
Car ce mortel, Huchard, plus qu'un tigre jaloux
D'un droit qu'il s'attribue et veut indiscutable,
A la prétention, vraiment intolérable,
De monopoliser certaines privautés
Dont avec Petit-chose il nous tient écartés.
Pour motiver notre ire en faut-il davantage ?

92—Laius : (arg. coll.) Discours. 109—"Inde irae." (Virg.)
98—Jeu de mots médiocre, mais digne de Lampoulé.

"De sa force athlétique Huchard tire avantage
Sans doute ; mais il a si peu de partisans !
Et tous, à beaucoup près, ne sont pas des Titans.
Et puis, en fussent-ils ? sommes-nous des Pygmées ?
Et le bon droit, pour qui nos dextres sont armées,
Ne doit-il pas nous être un assez ferme appui
Pour tripler, centupler nos forces contre lui ?
Huchard, qui du serpent semble avoir la prudence,
De la carpe muette adopte le silence
Et grandement ainsi nous cuide embarrasser....
Non sans quelque raison, il le faut confesser :
Car plusieurs, et mon âme en rougit indignée,
A jeter lâchement le manche et la cognée
Semblaient prêts tout à l'heure. A ce serpent d'Huchard
Que n'opposerions-nous la ruse du renard ?

"Recueillez vos esprits, et que chacun écoute
Un projet que les dieux m'inspirèrent sans doute
Dans leur juste souci du droit, et qui me fut
En songe révélé pour le commun salut :

"La nuit, du haut des cieux jetant son voile sombre,
Des arbres dans la plaine effaçait la grande ombre ;
Et deux preux chevaliers, l'un de l'autre rivaux,
Pour un galant motif se battaient en champ clos.
L'un présentait d'Huchard la puissante stature ;
Mais n'ayant point de gants, de casque ni d'armure,
Point de glaive non plus, pieds et poings nus luttait
Contre l'autre, en qui je reconnus Poilpiquet
Armé de pied en cap. La partie était belle
Pour ce dernier. Adonc à son gré tournait-elle,
Quand, de terre, soudain surgit comme un rempart,
D'où le chevalier nu représentant Huchard,

121—Var. :..... ..., et ma voix en frémit indignée.
129-30—"Majoresque cadunt altis de montibus umbræ". (Virg.)
"Les ombres cependant sur la ville épandues
Du faîte des maisons descendent dans les rues." (Boil. Lutr.)
138—Adonc : (arch.) Aussi, donc.

Sûrement abrité, porta des coups faciles,
Lançant à tour de bras d'énormes projectiles.
Le chevalier armé maintenant succombait
Sous cette grêle qui sans relâche tombait ;
Quand le ciel, pour sa cause à son tour secourable
Venant à sa rescousse, un déluge de sable
Sur le grand chevalier s'abattit tout d'un coup
Et de son flot pesant l'immergea jusqu'au cou,
Le livrant sans défense à l'autre qui s'approche,
Bras tendu, glaive au poing... Mais l'importune cloche
Du réveil à ce songe alors vint mettre fin.

"Pour en interpréter le vrai sens, ce matin,
N'ayant pas sous la main la sibylle de Cumes,
J'observai du café le marc et les écumes ;
Et d'après ce qu'ils ont ensemble répondu,
Voilà le sens précis de l'oracle rendu :

"Engagez le combat au prochain crépuscule.
" Surpris, au premier choc votre ennemi recule,
" Ecrasé par le nombre ; et, de vos coups meurtri
" Pense, pour se refaire, avoir un sûr abri
" En arrière de deux grosses boules de neige
" Au coin droit de la cour, au sud. Mais c'est un piège,
" Dans le jour préparé par vous, madrés finauds,
" Où doit votre ennemi trouver son Roncevaux.
" Qu'un d'entre vous, (laissant sur le champ de bataille
" Les copains essuyer la terrible mitraille
" Qu'Huchard, avec les siens en son coin abrité,
" Lance à bras que veux-tu, plein de sécurité)
" Par les noirs escaliers et la branlante échelle
"Gagne d'un pied léger le toit de la chapelle :
"Nul obstacle en chemin. Sur le faîte, un chassis,
" S'ouvrant d'un faible effort se trouve, au point précis
" Qui domine le coin où d'Huchard se retranche
" La troupe. Ce chassis ouvert d'une avalanche
" Est la cause certaine, et dans son manteau blanc

" Huchard enveloppé vous est livré". Le plan
Dont j'ai parlé d'abord tient tout dans cet oracle,
Et me paraît devoir réussir à miracle."

De mémoire d'élève onc encor Lampoulé
N'avait si simplement, si sagement parlé ;
Ce qui semble à chacun être un heureux présage
Et des plus timorés raffermit le courage :
Tant et si bien que tous, férus d'un zèle égal,
Veulent à l'ennemi porter le coup fatal.
Poilpiquet, fin matois, ne sachant quel choix faire,
Propose qu'au hasard on remette l'affaire.
Chacun, sur un billet, lisible, écrit son nom,
Et, dans le couvre-chef flambant neuf de Toinon,
Au rang d'urne élevé, le dépose en silence,
Caressant en son cœur la secrète espérance
D'être l'heureux mortel élu par le destin.
Au petit Pré-salé, de tous le Benjamin,
De consulter le sort revient l'honneur insigne
Et nul, par sa candeur, n'en peut être plus digne.
De l'urne-couvre-chef brassant le contenu,
Il en tire un billet, et, d'un geste ingénu,
Il le tend à François qui l'ouvre et qui proclame,
A la face du ciel, l'heureux nom de Latrame.
Et puis on se sépare, et, le cœur plein d'espoir,
Chacun à petit bruit regagne son dor

Le tapin matinal tapant sur sa peau d'âne
Avec un moindre entrain va battant la diane
Que ne mit, ce jour-là, Fouchtra le sacristain
De vigueur à sonner l'angélus du matin,
Interrompant maint rêve, où, se couvrant de gloire,
Nos héros à leur char attelaient la victoire.
Le soleil se levant, vrai soleil d'Austerlitz

183—Férus, du vieux verbe férir, frapper : Passionnés, entichés, emportés, poussés.
Imité de Boileau. (Lutr. Ch. I, 99 ....)
195—"Du moulin brise-grain, la pierre ronde-plate." (Ronsard).
201—Tapin : (arg. de caserne) Mauvais tambour (personne).

Comme le fit joyeux remarquer l'ami Fritz,
Radieux, mais tardif entrant dans sa carrière,
Trouva de Poilpiquet la phalange guerrière
Aux œuvres du génie occupée, et poussant
Déjà la neige vierge en boule grossissant
Lentement à leur gré. Poilpiquet dont l'astuce
Est rarement à court (mais peut-être aussi fut-ce
Une inspiration du ciel) voyant Huchard
Se gausser à cœur joie et rire, goguenard,
D'efforts qui lui semblaient une insanité pure,
Sans portée et sans but, proposa la gageure
Qu'il ne pourrait, avec tout son clan, égaler
La boule que les siens commençaient à rouler
Déjà péniblement. La jugeotte déserte
La cervelle de ceux dont Jupin veut la perte.
Huchard accepte donc, comble d'aveuglement !
Et de ses propres mains prépare l'instrument
De sa perte prochaine. Ainsi le crépuscule
Tombant trouva-t-il tout prêt selon la formule
Par l'oracle prescrite.

Aussitôt qu'on put voir
Briller à l'horizon la planète du soir,
Poilpiquet, proférant un cri de vrai canaque,
Donne, traître et sournois, le signal de l'attaque.
Mais au cri du félon répond un autre cri :
C'est Huchard qui, pensant trouver un sûr abri
Pour rallier ses gens, se jette dans le piège
Que lui tendent, fatal, les deux boules de neige.

Et jusqu'au bout l'oracle ira s'accomplissant !
Car tandis que Latrame, à tâtons gravissant
Les degrés ténébreux, d'autant plus lent s'avance
Qu'il lui faut éviter d'en troubler le silence,
Huchard, avec les siens au complet rassemblés,
Ecrase l'ennemi de ses coups redoublés :

221-2—"Quos vult perdere Jupiter dementat prius". (Prov.)
Var : ..... Le sens commun déserte
Le cerveau de ceux dont Jupiter....

Et plus d'un assaillant déjà mord la poussière,
Qui dans la neige molle a moulé son derrière :
Marc Pinu, de son long sur le dos étendu,
Semble chercher au ciel un postulat perdu ;
Platon, valide encore et gravement comique,
Prétend en bouts-rimés consoler Poil-de-bique
Qui, l'œil droit à la coque et le gauche au miroir,
Plus que Cassandre voit les choses tout en noir ;
Quand lui-même, en plein front, reçoit une torgnole
Qui, net comme rasoir, lui coupe la parole ;
Le petit Pré-salé, sous sa blanche toison
Neigeuse, jamais mieux ne fut nommé Mouton ;
Tandis que du Rouget la farouche crinière,
Poudrée à grand frimas, ne s'accorde plus guère
Avec son sobriquet ; qu'avec son masque noir
De ses yeux blancs troué, Mal-blanchi semble avoir,
Tant il grince des dents, le rictus sardonique
D'un grec qui se démène à la danse pyrrhique ;
Qu : Toinon, Pudubec et Lampoulé, frappés
Dans leur... soubassement, sont tous trois éclopés ;
Et que Poilpiquet sacre en voyant son armée
Si pitoyablement meurtrie et décimée.

CHANT IV.—L'accident.

Latrame cependant, arrivant à son but,
De tous ses compagnons tient en main le salut.
Mais, ô fatalité, pour ouvrir la lucarne
Vainement il s'arc-boute, et, tenace, s'acharne :
Par la glace soudée au toit, elle fait corps
Avec son cadre, et Fritz, malgré tous ses efforts,
N'y peut mais. Maugréant donc et l'oreille basse
Il allait déguerpir, lorsque la vitre casse
Avec un grand fracas sous ses derniers assauts,
Et l'avalanche glisse, englobant ses morceaux.

7—N'y pouvoir mais : (vieux et fam.) N'y pouvoir rien.

Le bruit sourd qu'elle fait en s'écrasant à terre,
Vingt fois répercuté, gronde comme un tonnerre ;
Mais, s'élevant plaintive, une horrible clameur
Domine le tumulte et frappe de stupeur
Latrame, qui pressent un malheur et se hâte
De redescendre. Au pied de l'escalier, Pilate
Au désastre échappé, flageolant, l'œil hagard,
Les mains teintes de sang, le heurte par hasard.
Sa présence en ces lieux évidemment l'accuse,
Et sa voix, accrochée au gosier, se refuse,
Pour forger un mensonge, à proférer un son.
Pilate confirmé dans un premier soupçon,
Certain de son forfait, d'un mot cruel l'accable
Et du trépas d'Huchard le déclare coupable ;
Puis, l'ayant foudroyé de ce nom d'assassin,
Vole à l'infirmerie et du vieux frère Albin,
D'un geste vigoureux, troublant la somnolence,
L'entraîne vers la cour, où, dit il, sa présence
Est nécessaire. Albin, encor tout endormi,
Le suit en trébuchant, conscient à demi ;
Et, pensant conjurer le malheur, à la Vierge
Offre pieusement de lui brûler un cierge.

La vitre avec un bruit sec volant en éclats,
La neige sur le toit glissant avec fracas,
Pour François, anxieux attendant l'avalanche,
Sonnent comme l'écho d'un clairon de revanche.
Mais Huchard, tout entier au feu de l'action,
N'y prête, ni les siens, aucune attention.
Seul, de : "Sauve qui peut !" poussant le cri, Pilate
Voit le danger pressant et fuit en toute hâte.
Mais ce cri, c'est en vain qu'il le clame, éperdu ;
En vain qu'il le répète : il n'est point entendu.
Car en un moindre temps qu'il ne faut pour le dire,

20—"Vox faucibus hæsit." (Virg.)
"..... Et sa bouche trois fois
Voulant le rappeler, ne trouve plus de voix." (Boil. Lutr.)
41—Clamer (poét.) : Crier très haut.

(Temps qui paraît un siècle à Poilpiquet dont l'ire,
Inassouvie encor, va savourer enfin
D'un triomphe vengeur le délice divin)
La masse impétueuse arrivant implacable,
Tel un foudre figé, sous un choc les accable.

Les gens de Poilpiquet voyant leur embarras
Fini, poussent, joyeux, de vigoureux hourras,
De la neige entassée entreprennent l'assaut
Et pour l'escalader abordent le monceau.
Poil-de-bique, à moitié récupérant la vue,
Des pieds comme des mains, borgne encor, s'évertue ;
Mal-blanchi, d'un élan touchant presque au sommet,
Dégringole, en sa chute entraînant le Rouget ;
Pudubec et Toinon, rétablis sur leur base,
S'élancent à leur tour ; et Platon paraphrase,
Tout en grattant la neige, Homère en vers boiteux
Que scande Lampoulé sur un rythme pompeux ;
Tandis que Disert, lui, modeste, se propose
De consigner les faits dans un volume en prose.

Cependant Pudubec, Toinon et Mal-blanchi,
L'un l'autre s'entr'aidant, ont le rempart franchi.
Mais un spectacle horrible à leurs yeux se présente,
Et, glaçant leur ardeur, la change en épouvante
Que partagent bientôt Platon et le Rouget,
Les rejoignant avec Disert et Poilpiquet
Suivis de Poil-de-bique et toute la séquelle.

Dans la neige enfoui presque jusqu'à l'aisselle,
Debout, Huchard blessé la rougit de son sang,
D'un jet alternatif et vermeil jaillissant.
Un éclat de la vitre, en coupant une artère,
S'est planté dans son cou comme un poignard de verre.
Il se sent défaillir ; mais combatif encor,

75—Combatif (néol.) : Apte, acharné au combat.

D'un bras mourant, il lance un trait sans force, mort.
Les affres du trépas dans sa pâleur se lisent ;
Enfin, exsangue, il croule. Autour de leur chef gisent,
Atteints moins gravement, Arss, le nez déchiré ;
De l'oreille au menton Cadédis balafré,
Et Caïphe, assommé d'un glaçon sur la tête.
Les autres, retrouvant promptement leur assiette,
Saufs ou meurtris à peine, entourent les blessés
De leurs soins maladroits mais du moins empressés :
Petit-chose inutile autour d'Huchard déploie
Un zèle désolé ; du moins a-t-il la joie
Navrante de cueillir, en ce cruel moment,
Un suprême baiser, amoureux testament.

François et tous les siens, en voyant ce spectacle
Atrocement touchant, imprédit par l'oracle,
Sentent fondre leur haine, et, contrits, consternés,
A secourir Huchard s'élancent spontanés.
Mais d'un geste tragique englobant le carnage,
Petit-chose livide : "Et voilà votre ouvrage !"
Gémit-il. Et l'effort pour prononcer ces mots
Epuisant son courage, il éclate en sanglots ;
Et près du corps d'Huchard sa douleur accroupie
Dans une pâmoison est bientôt assoupie.

Enfin Pilate arrive, avec le frère Albin
Qui par les escaliers va se hâtant clopin-
clopant. Abasourdi d'abord, le bon vieux frère
Pour Huchard se déclare impuissant à rien faire,
Dans son trouble naf veut sonner le tocsin,
Puis, plus calme bientôt, mande le médecin
Auprès duquel, pressant, il dépêche Pilate.
Par bonheur, le logis du moderne Hippocrate
Est non loin. Frère Albin courant au plus pressé,
Adroit, en attendant, panse chaque blessé ;
Ajuste quelques ais en guise de civière ;
Y fait étendre Huchard, non sans une prière,
La prière des morts, hélas ! DE PROFUNDIS !
Et vers l'infirmerie on se dirige. Un fils

76—"Telum imbelle, sine ictu." (Virg.)

Moins tristement navré suit le convoi d'un père
Que Petit-chose, ayant repris ses sens, derrière
Le funèbre cortège en larmes s'avançant.

Sous les pas alourdis des porteurs gémissant,
Aux clartés d'un falot s'illuminant à peine,
Onc l'antique escalier ne vit si triste scène.

A la chambre funèbre à peine est-on rendu,
A peine Huchard est-il sur le lit étendu,
Que, devançant Pilate et filant vent arrière,
Arrive en ouragan le docteur Labussière.

Les cheveux blancs, sec comme un clou, mais encor vert
Malgré ses soixante ans, c'est un vrai loup de mer
Que ce vieux médecin de marine en retraite,
Dont, comme grand savant, la renommée est faite.

Jetant aux pansements un rapide regard,
D'un geste il les approuve et court au lit d'Huchard,
Sur sa poitrine nue applique un stéthoscope,
Puis ausculte anxieux : "Mais il n'est qu'en syncope,
Exclame-t-il bientôt. Non, non, il n'est pas mort !
Le cœur, bien faiblement hélas ! lui bat encor...
Mais il reste un espoir, un seul !... combien précaire !
C'est la transfusion... Je suis prêt à la faire.
Quelqu'un de vous, Messieurs, veut-il donner son sang ?
Tous au docteur ému s'offrent d'un même élan,
Petit-chose surtout, Poilpiquet et Latrame.
De titres différents chacun d'eux se réclame
Et pour le sacrifice est également prêt.
Le docteur, en son choix, écarte Poilpiquet
Malingre et trop chétif ; vainement il insiste :
L'inflexible docteur le rebute, et, bien triste,
Il s'asseoit en un coin : pourtant comme il voudrait
Au prix de tout son sang expier son forfait !
Petit-chose d'abord, de dévouement avide,
De son sang remplira d'Huchard l'artère vide ;
Puis Latrame à son tour, dont le zèle est égal,

Fournira, s'il le faut, le liquide vital :
Ainsi l'a décidé, décision dernière,
Ainsi l'a décidé le docteur Labussière.

Cependant le docteur, sans perdre un seul moment
De l'opération prépare l'instrument :
Un long tube flexible, avec tout plein d'affaires
Qui ne sont point d'usage à des gens ordinaires,
Et dont ni vous, lecteur, ni moi ne connaissons
Ni le nom, ni l'emploi : donc là-dessus passons !)
Puis, aux deux patients du bras ouvrant l'artère,
Avec dextérité dans chacune il insère
Du tube l'un des bouts, ouvre des robinets,
Et, d'unœil attentif, observe les effets
Du sang que Petit-chose à son sauveur épanche :

Un vermillon blafard monte à sa lèvre blanche ;
Un éclat, faible encore, en soncil terne luit
Et d'un clignotement sa paupière frémit ;
Puis, un souffle oppressé soulevant sa poitrine,
Avec un sifflement traverse sa narine :
Son pouls qui bat d'abord doucement, lencement,
Va petit à petit battant plus fortement ;
Avec des soubressauts légers son bras remue
Et du docteur sa main presse la main émue :
Dans ce corps tout à l'heure encor cadavre, bref,
La vie, avec le sang, palpite derechef.

Du savant médecin le visage rayonne.
Petit-chose jouit de tout le sang qu'il donne
Avec enivrement pour sauver son sauveur,
Qu'il veut donner toujours. Mais le bourru docteur,
Jugeant l'état d'Huchard satisfaisant, d'office
Met, d'un ton sans réplique, un terme au sacrifice ;
Rebute de Latrame aussi l'empressement ;

153—On excusera l'échappatoire de cette parenthèse qui jette une note de gaie bonhomie sur ce morceau un peu poussé au tragique.

Aux deux opérés fait, rapide, un pansement ;
Et, le cœur tenaille, d'une émotion vive
Qu'il veut cacher à tous, comme un voleur s'esquive.

Durant huit longs jours et huit non moins longues nuits,
Les soins du bon docteur, lents à porter leurs fruits
Les soins de Petit-chose et d'Albin inutiles,
Leur prières aussi, demeurèrent stériles
Et le blessé restait aux portes du tombeau.
Dès longtemps hésitant, le docteur de nouveau
Du sang se préparait à parfaire la dose,
Trop minime décidément, quand Petit-chose
Qui près du moribond se tenait anxieux,
Sur sa couche penché, voit briller dans ses yeux
Un éclair fugitif tout empreint de tendresse,
Et d'un baiser sa lèvre esquisser la caresse.
Le cœur mieux que l'esprit comprend à demi-mot :
Vibrant d'émotion, Petit-chose aussitôt,
Ne doutant point qu'Huchard ait repris connaissance,
Au docteur incrédule en donne l'assurance :
Et bientôt la science, avouant son erreur,
S'incline devant ce diagnostic du cœur ;
Et, tout en déclarant qu'elle n'est pas prochaine,
Ose annoncer d'Huchard la guérison certaine.

Un mois, jour après jour, un mois s'est écoulé.
A l'existence Huchard de si loin rappelé,
Guéri mais faible encore entre en convalescence.
Poilpiquet et les siens tous à résipiscence,
Pour lui forment des vœux sincèrement ardents.
Désormais il n'est plus question de deux camps.
Car les rivalités, les anciennes rancunes
De part et d'autre sont mises aux vieilles lunes.
D'Huchard et Petit-chose on fête le retour
Et de tous leur fidèle et réciproque amour,
Que tant de dévouement fit naitre et sanctifie,
Fait l'admiration, sans réveiller l'envie.

CHANT V. — En vacances

Sans encombre filant, vrais frères siamois,
Dans le parfait amour jour, semaines et mois,
Huchard et Petit-chose au seul nom de vacances,
Tendrement alarmés, sentaient naître des transes :
Et ce vocable, à tous si doux, si caressant,
Pour eux seuls paraissent terrible, menaçant.
Août venait à grands pas, et, redoublant leur peine,
La séparation les menaçait prochaine.
En vain projetaient-ils, pour adoucir leur mal,
De mettre sur les dents le service postal :
Prompts à se tourmenter, ils ressentaient d'avance
En leurs cœurs débordants le vide de l'absence,
Ce vide si cruel, qui, pour les tourtereaux,
Lafontaine l'a dit, est le plus grand des maux.

Ne pouvant éviter enfin l'inévitable,
Ils voulurent du moins le rendre tolérable
En l'abrégeant. Huchard avait accoutumé
De venir tous les ans passer à Ponramé
Une semaine ou deux chez un sien oncle, prêtre.
Petit-chose pourrait l'y rejoindre peut-être ?
Et même assurément ! car l'oncle, excellent vieux,
Se faisait une loi de plaire à ses neveux.
Ce projet consolant à leur inquiétude
Mit un terme ; et ce fut avec la certitude
De se revoir bientôt qu'ils firent leurs adieux.

"Ponramé ! Ponramé !" Petit-chose joyeux
Saute à ce cri du train, leste, et comme une bombe

D'un élan spontané dans les bras d'Huchard tombe,
Et, dans une trop courte embrassade à leur gré,
Solde en trois coups debec plus d'un mois d'arriéré.
Bras dessus, bras dessous, ils gagnent tout de suite
Le presbytère proche, où la vieille Brigitte
A leur jeune appétit offre un souper friand
Qu'ils dégustent rieurs et tout en babillant.

Esclave du devoir, l'oncle auprès d'un malade
Est parti ; mais pour eux c'est une promenade
Charmante que d'aller, par la grève, au devant
Du vieux pasteur. Ils partent donc. Chemin faisant,
Se tenant par la main, gentiment ils devisent
Et les quelques pêcheurs qu'ils rencontrent se disent,
Tout en les saluant : "Si ce sont les neveux
De Monsieur le Recteur, il doit être fier d'eux !"

L'heure va s'avançant, et déjà, dans la brune,
Le contour des objets s'estompe. Mais la lune,
Là-bas à l'orient émergeant des flots bleus,
De sa clarté limpide illumine les cieux,
Et, mettant ses rayons aux micas de la grève,
Dans les corps alanguis invite l'âme au rêve.
Déjà, suivant Phébé, la mer qui monte, avec
Des lueurs de phosphore, expire au sable sec,
Faisant la route étroite au pied de la falaise
Que permet à propos d'escalader à l'aise
Un informe escalier, par quelque primitif
Ou du temps des romains taillé dans le roc vif.

Les voilà donc tous deux, alertes, qui gravissent :
S'accrochant aux buissons, d'un bras ferme ils se hissent.
Et, s'étant défiés, grimpent à qui mieux mieux.
Soudain Huchard s'arrête : un objet à ses yeux

28—Effet bien différent mais peut-être également expressif.
"Et son corps entr'ouvert charnelle, éclate et tombe." (Boil. L.)
42—Recteur : Titre que donnent leurs paroissiens aux curés des campagnes bretonnes.
49—Phébé : Personnification mythologique de la lune.

Au creux d'un roc abrupt apparait insolite :
On dirait comme une forme humaine. Il hésite
Un instant ; mais bientôt il avance anxieux.
Est-ce un homme qui dort ?... ou quelque malheureux
Imprudent, en tombant de ce roc qui surplombe,
Dans une chute affreuse a-t-il trouvé sa tombe ?
En cent pas il arrive ; et, tout près maintenant,
Ecartant un buisson, que voit-il ? Une enfant
Sur un lit odorant de fougère et de criste,
Suppliante, vers lui qui lève un regard triste.

Cependant Petit-chose, à la crête rendu,
Est aux côtés d'Huchard bientôt redescendu,
Et, lui tirant le bras dans sa hâte qu'il vienne :
"Ne vois-tu pas ? dit-il. Une bohémienne !
Rien de plus... Te vas-tu pour un pareil gibier
Mettre martel en tête ? Elle fait son métier
De rôdeuse en couchant ainsi sous les étoiles,
Alors que des pêcheurs volontiers de leurs voiles
Lui feraient un abri. Viens-donc !" Mais, fasciné,
Huchard demeure coi. Petit-chose obstiné
L'arrache à son extase et le force à le suivre,
Avec soi l'entraînant. Tout rêveur et comme ivre,
Huchard à son côté marche silencieux,
Et lui-même, inquiet, avance soucieux.

Ils arrivent ainsi jusques au presbytère
Où l'oncle les attend, en disant son bréviaire
Sous la lampe fumeuse au grand abat-jour vert.
De l'autre main tenant le saint livre entr'ouvert,
Vers Petit-chose il va, la main droite tendue,
Et, d'un baiser au front, lui fait la bienvenue.
Puis voulant, pour changer, entendre de sa voix
Une histoire qu'Huchard lui répèta dix fois,
(Il faut savoir aux vieux passer leur rabâchage)
Il se fait raconter le double sauvetage

67—Criste : Herbe aromatique des côtes de Bretagne. (Crithmun maritimum.)

Dans les moindres détails, et, tout en l'écoutant,
L'entraîne avec Huchard et s'assied sur le banc
Au pied du vieux figuier, où, dans la nuit tranquille,
Le feu du cap Farwell comme un astre scintille.
Enfin, après avoir une heure jacassé,
Au doux chuchotement du feuillage bercé,
Et fait une brève et commune prière,
Chacun s'en va chercher un sommeil salutaire.
Seul le pieux vieillard reste quelques instants
Au jardin pour finir son chapelet ; non sans
Avoir de Petit-chose obtenu la promesse,
Le lendemain matin, de lui servir sa messe.

Petit-chose, bientôt dormant à poings fermés,
Jusqu'au soleil levant ne fit qu'un somme. Mais
La nuit fut pour Huchard une presque insomnie,
D'un cauchemar divin uniquement remplie,
Où l'enfant entrevue, à ses yeux éblouis,
Prenait d'un séraphin venu du paradis
La céleste splendeur. A peine aussi l'Aurore,
L'huissière aux gants de rose, entre-baillait encore
Aux coursiers de Phébus son portail empourpré ;
A peine, libérant de son peigne doré
Sa blonde chevelure, humide de rosée,
Aux rayons du soleil déjà tout embrasée,
Elle en jonchait les pas de l'astre radieux ;
A peine, pour tout dire en un mot, de ses feux
Apollon s'éveillant attisait la fournaise,
Que, par l'étroit sentier au haut de la falaise,
Tel vers le sanctuaire un dévot pélerin,
Huchard vers l'escalier retraçait son chemin.

Retenant son halei[illegible] au buisson de la veille
Il arrive bientôt. [illegible]fant encor sommeille
Et son châle entr'ouvert laisse voir, arrondi,
De son sein virginal le galbe rebondi.
Mais au bruit qu'il a fait et qu'elle ne s'explique
Encore, ramenant, d'un mouvement pudique,
Sur sa poitrine un pan discret de son foulard,

Tremblante, sur l'intrus elle fixe un regard
De biche effarouchée et plein d'un doux reproche,
Et se dresse en voyant qu'Huchard toujours approche
Hésitant. Celui-ci comprimant de son cœur
Les palpitations : "Mignonne, n'ayez peur !
Ce bras, qui s'armerait heureux pour vous défendre,
Ne saurait contre vous jamais rien entreprendre ;
Et si quelqu'un un jour, oublieux du respect,..."
Elle l'interrompant : "Hier à votre aspect
S'imprima dans mon cœur une trace profonde :
Vous ne me regardez pas comme tout le monde !
Et, si pour moi je sais un songe interpréter,
Sur vos bons sentiments je puis, je dois compter.

"Puisque vous n'avez pas honni la pauvre fille,
Sachez donc que je viens d'une noble famille.
Contre la monarchie ourdissant un complot,
Mon aïeul trahi fut jeté dans un cachot,
Tous ses biens confisqués, et sa race bannie,
Misérable, dut fuir le beau ciel d'Italie.
Ma grand'mère, portant le germe affreux d'un mal
Implacable, mourut bientôt à l'hôpital,
Laissant à ses trois fils, pour unique héritage,
Mon grand père à venger et sa haine en partage.
Mes oncles, deux jumeaux, dociles à ses vœux,
Apres à la vengeance, évitèrent les nœuds
De l'hymen, et partout se donnant pour artistes,
Se livrèrent actifs aux œuvres arnarchistes.
A peine, toute enfant, les ai-je un peu connus
Et j'ignore aujourd'hui ce qu'ils sont devenus.
Mon père, lui, s'éprit d'une belle andalouse,
Gitane à l'âme fière, et la fit son épouse.
Bientôt je vins au monde et fus leur seul enfant.
Heureuse encor, près d'eux je vivrais maintenant,
Traçant en tous pays notre éternel sillage,
Si l'affreux accident d'un terrible naufrage
Ce printemps ne m'eût faite orpheline." Et ce mot.
Si triste à prononcer, se perd dans un sanglot.

Une telle douleur, en vain on la console.
Huchard ne trouvant pas d'ailleurs une parole,
Mais à ses pleurs mêlant ses pleurs, tout frémissant,
Pose un chaste baiser sur son front rougissant,
Et, remarquant alors que le soleil se lève,
Reprend à pas pressés le chemin de la grève ;
Non sans faire à l'enfant des signes de la main
Et sans lui répéter : "A demain, à demain !"

Il arrive, le cœur débordant d'allégresse,
Petit-chose, venant de répondre la messe,
Le rencontre, et, gouailleusement officieux :
"D'où te vient, si matin, cet air tant radieux ?
—Du plaisir de te voir, aimable Petit-chose !
—Le plaisir de me voir seul en est-il bien cause ?
Quoiqu'il en soit, j'ai faim, et notre déjeûner
Nous attend. Nous irons, si tu veux bien, dîner
A, cette île là-bas. Quel est son nom ? L'Epître.
—A l'Epître et pêcher homard, bouquet, moule, huître.
—Faire ton Robinson !—Et notre vendredi ;
Car, ne le sais-tu pas ? c'est aujourd'hui jeudi
Et l'oncle n'aime rien tant que le coquillage
Pour la sainte abstinence : il me l'a dit. —Je gage
Que le Recteur te va nommer son intendant !
Et le choix ne parait pas si mauvais !—Pourtant
Je serais bien novice aux soins de son ménage.
Mais toi qui..." Survenant, l'oncle à ce persiflage
Mit un terme ; et tous trois, le bénédicité
Etant par le vieillard tout d'abord récité,
Au grand contentement de la bonne Brigitte,
Firent en mangeant tout honneur à son mérite.

La promenade à l'île eut un entier succès :
La pêche fut splendide, et, ployant sous le faix
D'un superbe homard, d'huîtres appétissantes,
D'innombrable bouquet, de moules succulentes,

184—Bouquet : espèce de crevette.
196—"A fait en bien mangeant l'éloge des morceaux." (Boil. Sat.)

Ils firent au souper de Brigitte un accueil
Qui la combla de joie et la remplit d'orgueil.
Puis avec l'oncle ils vont s'asseyant sous la treille,
Du homard capturé lui narrent la merveille.
Un vieux routier qu'on n'eut malaisément qu'au prix
Des genoux écorchés, des doigts endoloris,
Et, sans rien oublier, lui dénombrent leur pêche :
Jusques au moment où, sentant tomber la fraîche,
Le vieillard les envoie, usant d'autorité,
Goûter dans le sommeil un repos mérité.

Huchard, le lendemain, fidèle à sa promesse,
Pendant que Petit-chose encor servait la messe,
(Et de même en fut-il aussi les jours suivants)
Du soleil, à son gré tardif, prit les devants :
Et chaque jour accrut pour la belle gitane
Son amour platonique, éthéré, diaphane.

Petit-chose pourtant, quelque peu négligé,
Voyait sans déplaisir la fin de ce congé
Funeste à son amour. Mais d'un fin diplomate
Le dépit, quel qu'il soit, à contretemps n'éclate,
Fût-il dix fois, cent fois, mille fois motivé.
Le moment du départ étant donc arrivé,
Aux instances d'Huchard il fit la sourde oreille,
Regretté du Recteur, regretté de la vieille
Brigitte,et prit l'express, certain d'avoir un jour,
Au collège prochain , sa revanche et son tour.

Huchard bientôt d'ailleurs quitterait ces parages.
La petite gitane aussi vers d'autres plages
Portait son vol errant d'oiseau dépaysé.
Du trop rapide cours de leur amour brisé
La souvenance au moins resterait éternelle !
La séparation fut pénible, cruelle :
L'enfant pleurait muette, et, parmi ses sanglots,
Huchard à peine sut articuler ces mots :

208—Fraîche (mar.) Vent de mer qui souffle à certaines heures, généralement au commencement de la nuit.

"De ton cœur virginal garde-moi les prémices,
Et veuillent les destins, à mes désirs propices,
Que nous puissions signer un roman quelque jour,
D'une plume arrachée aux ailes de l'amour !
Mais puisqu'il faut finir le premier paragraphe,
Ne prenons nul souci des fautes d'orthographe
Ni des pédants jaloux qui les voudraient blâmer,
Et mettons maint point rose à l'I du verbe aimer !"

CHANT VI.—Regrets.

Lorsqu'Huchard, de retour aux vacances prochaines,
Dans une vaine attente eut passé des semaines,
Tout près de repartir perdant enfin l'espoir,
Seul, au grand escalier, dans la tempête, un soir,
Combien triste ! il alla, dernier pélérinage,
Là de la chère absente il évoqua l'image
Et sa douleur, bercée au souffle des autans,
Plaintive, s'exhala dans ces termes touchants :

"Quand, à la fin du jour, sur la terre embrasée
L'humide nuit répand la féconde rosée ;
Quand la lune, là-bas montant à l'horizon,
De ses rayons nacrés argente le gazon ;
Que des champs altérés la soif enfin s'étanche
Les marguerites d'or à la couronne blanche,
Grâcieux ornement du vert tapis des prés,
Referment leur corolle aux contours empourprés
Et penchent mollement leurs pédoncules frêles :
Ainsi tu t'endormais ! N'avais-tu pas comme elles
Un cœur d'or ? Et plus pur ! Est-ce que la candeur,
Cette blanche auréole à la suave odeur,
Ne ceignait pas ton front J'épiais un sourire,

242—"Un baiser.....qu'est-ce ?
Un point rose qu'on met sur l'I du verbe aimer." (Ed. Rostand.)

Reflet d'un rêve d'or trop ineffable à dire :
J'admirais ton front pur, où tendresse et bonté
Adoucissaient l'éclat d'une noble fierté :
Assemblage charmant de grandeur et de grâce !

"Hélas ! pourquoi faut-il que sur terre tout passe ?
Ces heureux jours ont fui pour ne plus revenir :
Il ne m'en reste plus qu'un lointain souvenir.
Souvent, à la douleur quand mon âme est en proie,
J'évoque cette image : elle me rend la joie.
Je n'oublierai jamais ces instants de bonheur :
Le temps n'affaiblit pas la mémoire du cœur !"

BARCAROLLE.

(Echo.)

Barque fragile,
Prends ton essor
Et vogue agile
Bien loin du port ;
Quitte la terre,
Par l'onde amère
Cherche légère
Un autre bord.

Un doux zéphire
Souffle des cieux ;
Le flot soupire
Harmonieux .
Tout nous appelle,
O ma nacelle,
Ouvre ton aile
Aux vents heureux !

Glisse rapide :
Le flot est sûr,
L'onde limpide
Et le ciel pur.
Rien ne présage
Le moindre orage :
Pas un nuage
Au ciel d'azur !

Zéphyr captive
Les noirs autans :
Fuyons la rive
Au gré des vents.
Que leur haleine
Au loin t'entraîne,
Libre de chaîne,
Longtemps, longtemps !

Ma barque fragile
A pris son essor,
Elle vogue agile
Déjà loin du port ;
Elle a fui la terre
Et par l'onde amère
Navigue légère
Vers un autre bord.

Un tiède zéphire
Souffle encor des cieux
Et la vague expire
En flots écumeux.
Toujours ma nacelle,
Joyeuse et fidèle,
Entr'ouvre son aile
A ces vents heureux ;

Et glisse rapide
Car le flot est sûr
Et l'onde limpide
Reflète un ciel pur.
Rien, rien ne présage
Jusqu'ici l'orage :
Vois ! pas un nuage
N'en ternit l'azur !

Zéphire captive
Les sombres autans ;
Nous fuyons la rive
Poussés par les vents :
Que leur douce haleine
Au loin nous entraîne
Sur l'humide plaine,
Longtemps,bien longtemps!

FORGET-ME-NOT.

(Romance)

Là-bas, sur la rive,
Parmi le gazon,
Une herbe craintive
Fleurit, quand arrive
La belle saison.

Son doux nom rappelle,
Touchant souvenir,
Un amant fidèle
Qui sut pour sa belle
Galamment mourir.

Sa tige, affaissée
Aux rigueurs du froid,
Déjà s'est dressée :
Telle ma pensée
S'élance vers toi !

Sa corolle, pâle
Comme un coin des cieux
Où le soir étale
Un reflet d'opale,
Ressemble à tes yeux.

Sa verdure tendre,
Parlante couleur,
Te fera comprendre,
Si tu sais l'entendre,
Le fond de mon cœur :

Et sa fleur discrète
Te dira tout bas,
Au sein d'une fête
Ou dans la retraite :
"Ne m'oubliez pas !"

LA CHANSON DU VIEUX MENDIANT.

(Triolets.)

Ah ! ne me traitez pas de vieux !
Moi qui voudrais tant être jeune !
Ah ! ne me traitez pas de vieux !
Car, voyez-vous, j'aimerais mieux
Toujours être au pain sec, au jeûne,
Que de m'entendre dans vos jeux,
Enfants, traité par vous de vieux,
Moi qui toujours ai le cœ ur jeune !

Ah ! ne me traitez pas de fou,
Moi qui voudrais tant être sage !
Ah ! ne me traitez pas fou !
Certes Minerve et son hibou
N'eurent pas toujours mon hommage
Et je fus parfois casse-cou,
Mais ne me traitez pas de fou :
La sagesse vient avec l'âge !

Ah ! ne me traitez pas de gueux,
Moi qui voudrais tant être riche !
Ah ! ne me traitez pas gueux !
Car sage et riche, bien que vieux,
Je saurais être le moins chiche
Des hommes et vous faire heureux :
Ne me traitez donc pas de gueux
Et priez pour que je sois riche !

LE JUIF ERRANT.

(Complainte.)

Habitants des forêts, lions, tigres sauvages,
Et vous, rochers déserts, silencieux échos,
Qui n'avez entendu que la voix des orages,
Ecoutez, écoutez le récit de mes maux !
Ne craignez point ! A peine suis-je un homme,
Mais d'horreur, à ma voix, l'écho répond vibrant :
Faut-il, pour achever, faut-il que je me nomme ?
Je suis le Juif errant, je suis le Juif errant !

Malheureux que je suis, pour la nature entière
Objet d'étonnement, objet d'effroi, d'horreur,
Jamais le doux sommeil ne ferme ma paupière :
Je veille nuit et jour seul avec ma douleur.
Si la pitié du moins séchait mes larmes !
S'il était à mes maux un cœur compatissant !...
Mais non ! il porte seul ses remords, ses alarmes,
Le pauvre Juif errant, le pauvre Juif errant !

Mon crime devant moi, noir fantôme se dresse :
Mille secrètes voix, mille spectres affreux
Depuis dix-huit cents ans me poursuivent sans cesse,
Sans qu'il puisse être un terme à mes jours malheureux.
Pour m'accuser tout s'anime et conspire,
Et la feuille qui tombe et les soupirs du vent,
Le ruisseau, la forêt, tout s'accorde à maudire
L'éternel Juif errant, l'éternel Juif errant !

Cette pièce et la suivante où l'on sent si bien l'effort du "devoir" péniblement élaboré datent de mes classe d'humanité et comptent parmi mes premiers essais.

ORAISON.

(Imité de divers psaumes.)

Vers le Seigneur, dans ma détresse,
J'ai crié : "Prends pitié de moi !
Jette les yeux sur ma faiblesse,
Mon Dieu, je n'ai d'espoir qu'en toi !"
L'ennemi partout m'environne :
Mon courage fléchit, s'étonne
En voyant leur impiété.
La vertu pour eux n'est qu'un songe,
Leur cœur enfante le mensonge
Et leurs lèvres l'iniquité.

Leur bouche est pleine d'artifice,
Leur langage vain et trompeur ;
Ils foulent aux pieds la justice,
La haine habite dans leur cœur :
Ils m'ont entouré de leurs trames,
Ils m'ont tendu ces rêts infâmes
Qu'ils tissent dans l'obscurité ;
Ils ont répandu sur ma vie
Le poison de la calomnie
Que vomit leur souffle empesté.

Quelle sera la récompense
Des abominables discours
Dont ils noircissent l'innocence,
Dont ils empoisonnent mes jours ?
Le crime, impuni sur la terre,
Jouit d'un triomphe éphémère
Qui bientôt, demain doit finir :
La vertu seule, d'âge en âge,
Un jour régnera sans partage
Sur un immortel avenir.

Au ciel, désirable patrie,
Où Dieu pour une éternité,
Vengeur de la vertu trahie,
Punisseur de l'iniquité,
Dans son inflexible justice
Saura confondre la malice
Des lâches et des oppresseurs ;
Au ciel où, victime innocente,
De la haine enfin triomphante,
Je me rirai de ses fureurs.

Accusé de réception.

Je les conserverai, précieuse relique,
Ces cheveux par l'Amour à ton front arrachés !
issent-ils nous tenir, par un pouvoir magique,
indissolublement l'un à l'autre attachés !

Epitaphe.

Pour mon premier maître d'école.

Ici repose en paix l'ombre pédagogique
D'un cuistre qui mourut ne laissant nul regret :
Il inculqua grammaire, histoire, arithmétique,
Et mourut à la tâche, armé du martinet.

L'EXPLORATEUR.

(Hymne.)

Ah ! qu'il sonnait joyeux le cliquetis des armes
Lorsque, triomphateur, il revint l'an passé !
Et combien dû, ce prix, aux mortelles alarmes
Qu'une amante connaît loin de son fiancé

Son voyage à travers l'Afrique,
Héro commandant des héros,
Avait doté la République,
A la barbe de ses rivaux,
D'un vaste et riche territoire
Sa population noire
Etait soumise à nos drapeaux.
Il appartenait à l'histoire ;
Enfant chéri de la Victoire,
Héro commandant des héros,
Il revenait couvert de gloire
Après d'indicibles travaux !

Mais d'un bonheur trop grand la fortune jalouse,
Triste et fréquent retour des choses d'ici-bas !
A l'amante a permis à peine d'être épouse :
Un mal obscur et lent le tue entre ses bras.

La coupe empoisonne la lèvre,
Qu'il vida d'un trait glorieux :
Le Continent noir de sa fièvre
Fait payer leur audace à ceux
Qui vont y moissonner la gloire,
Qui plantent à coups de victoire
Leur drapeau dans son sol fangeux.
Mais le héros, tremblant sa gloire,
Meurt content, sachant que l'Histoire
Inscrira son nom radieux
Et fera vivre sa mémoire
Dans un chapitre glorieux !

Et puis aux flancs féconds de son épouse, il laisse
Les [illegible] palpitant de leurs amours bénis :
La mère se rattache au fruit de sa grossesse,
A l'enfant qui va naître, un fils peut-être. Un fils

Qui sur les traces de son père,
Car bon sang ne saurait faillir,
S'illustrera dans la carrière
Qu'ouvre à son prochain avenir
La prophétique clairvoyance
Du héros mourant pour la France
Trop tôt, hélas ! pour le bénir :
Et qui, fidèle à sa mémoire
Saura, de victoire en victoire
Eployant les mêmes drapeaux,
Y tailler son linceul de gloire,
Et fera souche de héros !

LA LOCOMOTIVE

(Dithyrambe.)

I

De la houille, de l'eau ! Courage, vieux Vulcain !
Va ! De ton trident rouge attise la fournaise,
Sous ton souffle puissant qu'étincelle la braise,
Que la flamme jaillisse en son foyer d'airain ;
Qu'en ses mille canaux l'eau frémisse et bouillonne,
Que la vapeur enfin s'échauffe, tourbillonne,
Et, soumise à son maître, obéisse à ta main !
Allons, chauffeur ! Allons, courage, vieux Vulcain !

Déjà les flancs poudreux de ta lourde machine
Vomissent dans les airs des torrents de vapeur ;
Déjà l'effort ronflant de sa vaste poitrine,
Son haleine de feu trahissent son ardeur

Mais tu sais comprimer sa folle impatience :
Docile, elle s'arrête, et, docile, s'élance :
Elle attend pour voler un signe de ta main :
La main sur la détente ! En route ! vieux Vulcain :

Tel un coursier fougueux sur le champ de bataille
Inaccessible à la terreur,
Au bruit de la mêlée, et frémit, et tressaille
Entre les jambes du vainqueur.
La tête au vent, l'œil en feu, la crinière
Hérissée, il hennit, il respire le sang ;
Il bondit : son sabot fait voler la poussière,
Ses naseaux écumants flairent au loin la guerre.
Son souffle trop hâté fait palpiter son flanc...

II

Mais déjà tout fuit en arrière
Comme emporté par l'ouragan.
Il n'est plus pour nous de barrière,
Plus d'obstacle, que l'océan.
Ruisseau, rivière ou vallée,
Notre course échevelée
Les franchit d'un même élan ;
Et la montagne affolée
Ou s'abaisse nivelée
Ou nous entr'ouvre son flanc.

III

Notre course laisse,
Vaincus de vitesse,
L'aigle à l'œil perçant,
Le pigeon timide
En leur vol rapide ;
L'onde du torrent,
Progné, la mouette,
Et jusques au vent
Soufflant en tempête.

IV

Devant
Le géant
L'espace
S'efface :
Tout fuit
Au bruit
Qui suit
Sa trace ;
Tout passe,
Eclair
Qui luit
La nuit
Dans l'air.

CHANSON A BOIRE

Chœur de jeunes gens.

Masques aux rutilants visages,
Demeurez toujours sous nos yeux!
Soyez, ô grotesque images,
Nos consolateurs et nos dieux !
Qu'à Bacchus on élève un temple ;
Là, que jour et nuit vous contemple
Une foule d'adorateurs !
Le vin y servira d'offrandes,
Nos jeunes barbes de guirlandes,
Et nos nez, de l'eau contempteurs,
Seront les sacrificateurs !

Chœur de jeunes filles.

Est-il rien de plus délectable
Qu'un nez qui bourgeonne aviné ?
Combien n'est-il pas préférable
A son pastiche enluminé !
Vierges, cueillons de la fougère,
Mêlons-y des fleurs de bruyère
Pour ceindre son bout radieux ;
Admirons ce rare spectacle,
Et recueillons comme un oracle,
Benoîtement, son suc mousseux
Dans des tissus fins et soyeux !

Chœur de vieillards.

O jouvenceaux et jouvencelles,
De mentors bronzés du soleil,
De vénérables damoiselles,
Oyez le bienveillant conseil :
Nous sommes gens d'expérience,
Des préceptes de sapience
Jusques aux moelles imbus : car
C'est dans le vin qu'est la sagesse

Donc pour en savourer l'ivresse
Sans péril, sans crainte et sans fard,
A l'abri de dame Police,
Hoquet, pituite, toux, jaunisse,
Et pour offrir un sacrifice
Qui vous fasse Bacchus propice,
Il n'est de temple qu'un hôtel
Et que la barre pour autel.

Tous ensemble.

Allons, sur ce, puceaux, pucelles,
Gais mentors et braves donzelles,
Nous soûler ensemble à l'hôtel !

Envoi.

C'est la grâce,en ces jours de fête,
Ami lecteur, que vous souhaite
Le carnavalesque poète.
Auteur anonyme de cette
Assez fantaisiste bluette.
Dont ne soyez scandalisé ;
Mais plutôt dûment amusé
Du sens qui s'y cache, érotique
Sous son déguisement bachique.
Déboutonnez-vous le nombril
Dans un franc rire.
Ainsi-soit-il !

QUATRAIN

Un jour de fête,
Un jour de deuil :
La vie est faite
En un clin d'œil !

MON TOUR DU MONDE.

(Monologue.)

Le tour du monde est à la mode,
Et, selon son tempérament,
De la façon la plus commode
Chacun le fait...ou l'entreprend :

L'un, guidé par sa fantaisie,
Veut l'accomplir en chevauchant
Et se fait taxer de folie
Par celui qui s'en va marchant ;

L'autre, la bourse bien garnie,
Se rit de celui qui prétend
Sur le chemin gagner sa vie,
Parfois sans trop savoir comment :

Celui-ci, féru de vitesse,
En veut établir le record
Et brûlerait la politesse
A Mercure, s'il n'était mort ;

Celui-là, flâneur émérite,
Semble ne voyager que pour
En chaque place qu'il visite
Faire un plus ou moins long séjour.

Moi qui suis d'humeur casanière,
N'ayant sur ce point mon égal,
Je le veux faire à ma manière,
Sans presque quitter Montréal.

Voulez-vous que je vous confie,
Dans le plus grand secret, mon plan ?
L'idée en est neuve et jolie :
Vous en jugerez à l'instant.

Mais pas un mot ! Sachez vous taire,
Car j'ai besoin pour l'accomplir
D'un certain degré de mystère,
Et j'ai juré de réussir !

Mésuser d'une confidence
N'est pas un péché véniel :
Vous auriez sur la conscience
Un bel et bon péché mortel.

Dans mon entreprise, au contraire,
Si j'avais besoin de secours,
Vous m'aideriez p[illegible], j'espère.
Puis-je escompter [illegible] concours ?

Oui ! Merci ! Pl[illegible] en ne s'oppose,
Puisque nous son[illegible] es entre amis,
A ce que maintenant j'expose
Le plan que je vous ai promis.

Du reste il est simple à l'extrême....
Mais, vrai ! je ne prévoyais pas
Que cette simplicité même
M'allait mettre dans l'embarras.

Car dès que j'aurais dit la chose,
Et la chose en un mot tiendra,
Je vais demeurer bouche close
Et mettre ma muse à quia.

Je ne puise en effet encore,
C'est évident, rien préciser :
Tous les détails, je les ignore,
Et je dois généraliser.

Il se peut aussi qu'en pratique
Je me trouve un peu dépourvu,
Si ce beau projet se complique
De quelque incident imprévu.

Pour le moment donc, la prudence
Me fait une loi d'être bref ;
Puis... voici l'heure qui s'avance
Et j'abrège aussi de ce chef.

Mais quand la chose sera faite,
Oh ! ce sera bien différent !
Alors, je me fais une fête
D'en parler copieusement !

Dans un beau livre, en maint chapitre,
J'en ferai le récit plaisant
Et vous l'offrirai sous ce titre :
"Le Tour du Monde... en embrassant !"

EPITRE

A MON COUSIN N.

Ton aimable lettre est venue
Me surprendre agréablement.
Je l'ai vingt fois lue et relue
Et la sais par cœur maintenant.
Elle est d'un naturel charmant :
Ton âme y paraît toute nue
Et je t'en fais mon compliment.

Te voilà nanti d'un gros rhume !
Rien d'étonnant, c'est la saison :
La bise, la pluie et la brume
Les sèment partout à foison :
Tout un chacun à la maison
Mouche, aboie, éternue, écume,...
A tous enrhumés, guérison !

Tu sembles croire qu'au Parnasse
Je fais sans relâche la cour
Aux neuf sœurs. Oh ! nenni. J'y passe
Bien rarement un bout de jour ;
Encor, novice à leur amour,
Souvent j'ânonne, m'embarrasse
Et vas tombant de gaffe en four.

Du reste Euterpe et Polymnie
Reçoivent peu de mon encens :
C'est à la céleste Uranie
Que je consacre mes instants
Et que j'adresse mes accents :
Tous les jours je lui sacrifie
Deux ou trois triangles tournants.

Mais toi, qui des hypothénuses
Ne subis la fatalité
Pourquoi délaisses-tu les Muses ?
N'es-tu plus leur enfant gâté ?
Je te le dis en vérité :
Inadmissibles, les excuses
Que tu cherches dans ta santé.

Bientôt tu m'écriras encore,
N'est-ce pas ? et de maints travaux
Inspirés par Zéphir ou Flore
Sous l'ombre dense des ormeaux,
Tu me feras part.... Mais je clos
Ma missive, et, par métaphore,
Y joins un gros baiser,... très gros.

LE TABLEAU NOIR.

(Monologue.)

En quatrième, un grand tableau
Noir, vieux, disjoint, zébré de rides,
Chaque jour à nos yeux avides
Offrait ses surfaces arides
Fières de quelque trait nouveau,
Et montrait de blanches épures
Où se résumaient en figures
Cent propositions obscures,
Cauchemars de plus d'un cerveau;
Car, bretons d'origines pures,
Nous avions des têtes si dures
Que s'y fut brisé le marteau.
L'habile main d'un savant maître
Y traçait ferme en vingt endroits
Etiquetés de mainte lettre,
Des angles aigus, obtus, droits,
Des abscisses, des asymptotes,
Avec des longueurs aliquotes
Et des chiffres, servant de cotes,
D'où se déduisaient force lois,

Que le professeur, débonnaire,
Développait d'une voix claire ;
Mais seule claire était sa voix.
Ah ! nous eussions souventefois
Préféré menuiser le bois,
Au jardin enter des carottes,
Ramer choux, salsifis, ognons,
Coudre gilets, vestes, culottes,
Sauter lapins en gibelottes
Ou clouer l'ardoise aux pignons !
Nous ânonnions à ces grimoires
Où des vérités très notoires
Perdaient leur clarté quelquefois.
J'y vis un jour le "pont aux ânes",
Ecueil redouté des profanes,
Qui n'eut point pour nous trop d'arcanes
Et que nous franchîmes, je crois,
Tous,avec moins ou plus de peine ;
Mais la chose est aussi lointaine
Que mil huit cent septante trois,
Et, sans nulle calembredaine,
Ma mémoire est fort incertaine
Sur ce point. C'étaient d'autrefois
Ellipses, cercles, parallèles
Qui défilaient en ribambelles,
Choses sans doute essentielles
A savoir sur le bout des doigts
Pour orner de jeunes cervelles,
Mais qui nous mettaient aux abois.
En disions-nous, aussi, de belles !
A moins que nous ne restions cois,
Ahuris, médusés, pantois,
Devant les questions du maître ;
On naît plus ou moins géomètre !
Malheur aux esprits maladroits,
Paresseux, obtus, courts, étroits,
Tortueux, lents, engourdis, froids,
Qui ne savaient s'y reconnaître :
Il en fallait faire son deuil ;

Car, ce n'est point un vain mensonge,
Tout s'effaçait en un clin d'œil :
Je veux dire en un coup d'éponge.

Ainsi s'évanouit un songe
Qu'avait enfanté notre orgueil !

EPITHALAME

Impromptu.

Mon vieux, mon cher ami, je connais mon Eugène,
Tu sauras, j'en suis sûr, excuser mon sans-gêne :
Dire un épithalame avant d'être au dessert,
C'est un fait inouï, digne de Dagobert [valable :
Qui... mais "shocking...." D'ailleurs mon excuse est
Dans un quart d'heure, au plus, j'aurai quitté la table
Où convives joyeux, dans un joyeux festin,
Verre en main, nous fêtons l'enviable destin
Qui te fait aujourd'hui l'heureux seigneur et maître
De cette douce enfant, que tu n'as pu connaître
Sans en être bientôt amoureux éperdu.
Ce bonheur, après tout, ami, t'était bien dû :
Frère adoré, bon fils, ami sûr et sincère,
Tu sauras être encor bon époux et.... bon père.
Unis par des liens sacrés, heureux amants, [blancs !
Puissiez-vous vous aimer vieillards aux cheveux
C'est mon unique vœu... pour l'heure.
Et vous, Madame,
Excusez l'air pressé de cet épithalame.
J'aurais dû célébrer vos charmes, vos vertus ;
La tâche eût été longue... alors... je les ai tus.

Ainsi j'ai terminé ; mais à mon indigence
Réservez, généreux, toute votre indulgence :
Quand on fait ce qu'on peut si l'on fait ce qu'on doit,
A mon humble requête il sera fait bon droit.

A une cabane de bain.

(Sonnet.)

Depuis que la Sirène a fui son antre sombre,
La Nymphe ses roseaux, les Sylphes leurs forêts,
Sylphes, Nymphe, Sirène à l'abri de ton ombre
Viennent se dérober aux regards indiscrets.

Mais à ces déités, qui te viennent sans nombre
Demander chaque jour des plaisirs sans regrets,
Promis-tu, (pourquoi donc ?) d'ensevelir dans l'ombre
Avec leur doux appas leurs amoureux secrets ?

Non !—Eh bien ! réponds-moi ! Mon cœur à la plus | belle
S'est donné sans retour, tout entier ! Le sait-elle ?
Et mon nom sur sa lèvre a-t-il erré parfois ?

Quand elle reviendra, dis lui que je l'adore,
Que je veux à jamais suivre ses douces lois.
Et si par le mépris... Je l'aimerais encore !

Le Journaliste qui n'aime point la chanson. (1)

(Imité de la Fable V, livre V de Lafontaine.)

Un journaliste, et des plus fins,
Etoile de la presse bleue,
Grand redresseur de torts, pourfendeur de moulins,
Sentant son journal d'une lieue,
Pour un concert fut invité
Qui se donnait en sa cité.
Très fort sans doute en polémique,
Mais peu ferré sur la musique
Ainsi que sur l'art poétique,
(Qui n'est guère, il est vrai, de mise en politique)

(1) En réponse à un journal local rendant compte d'une soirée M. Xavenas Blès et Lucien Boyer les chansonniers Montmartrois.

Pour le pauvre il eût valu mieux
Que la foudre, tombant des cieux,
Le fît paralytique ou lui brûlât les yeux ;
Car comment donner pour excuse
Son ignorance crasse ou son oreille obtuse ?
Aussi combien il s'ennuya !
Comme il dormit, comme il bâilla !

Dès le lendemain donc (comme il était habile)
Dans sa feuille de chou déversait-il sa bile :
"A quoi bon, à quoi bon ces absurdes chansons
Que viennent dégoiser d'étrangers polissons ?
N'avons-nous pas des voix pour charmer nos oreilles
Par douzaine au lutrin ? Et des voix sans pareilles !
Laissons, si l'on m'en croit, chansons et chansonniers
Aux Montmartrois. Ne gaspillons point nos deniers
Et sanctifions nos gosiers
Par les chants pieux des psautiers.
—Votre avis est fort bon et juste votre plainte,
Répondit quelqu'un. Mais sur un air de complainte,
Chantez-nous les, de grâce, et l'on vous répondra.
Peut-être qu'au C. . . r même on s'abonnera !"

Par cet argument fut la motion tuée :
Le pauvre sermonneur ne fut point entendu :
Prétendre supprimer la chanson ! Temps perdu !
La mode en est continuée.

Inscription pour mon portrait

Crayonné par un ami.

Je ne crains plus, en voyant ton ouvrage,
Après la mort pour nous l'obscurité :
Mes traits pourront, fixés dans cette image,
Et, par ces vers, autant que mon visage,
Mon nom passer à la postérité.

Fantaisie musicale.

A UNE TABATIÈRE

Quand accablé de jours, ployant sous le far DO .
Il sent de la douleur l'aiguillon acé- RE ;
Quand faible, défaillant, déjà mort à de- MI.
Tristement étendu sur un riche so- FA.
Il n'est plus au vieillard d'ami qui le con- SOL ;
Boîte du souvenir, seule tu restes LA ;
Tu calmes sa douleur, écartes ses sou- SI
Et sur ses yeux éteints jettes un doux ban- DO.

Fantaisie alphabétique.

CE QUE J'AIME.

J'aime, dans un jardin, les bosquets de lil- A ,
L'arbre aux larges rameaux que les fruits ont cour B ,
Par la brise du soir la feuille balan- C
Et l'oiseau qui gazouille au nid qu'il a bro- D ;
J'aime du vieux château la tourelle élev- E ,
L'église du village et son antique n- F ,
Le lézard paresseux sur le mur allon- G
Et la verte futaie où le soleil se c- H ·
J'aime de la nature entendre l'harmon- I ,
Le vent qui siffle au loin, la vague qui mu- J
Et la foudre, qui gronde au ciel avec fra- K ,
Mais il est en ce monde une chose plus b- L ,
Qui plus que tout me plaît, que par-dessus tout j' M :
O chimie, autrefois si tu faisais ma p- N ,
Tu deviens aujourd'hui mon rêve le plus b- O :
Je voudrais, avec toi jour et nuit occu- P ,
Et par un long travail brisé, mais non vain- Q ,
Découvrir les secrets de la terre et de l' R ,
Du ciel, en chaque atôme, admirer la sag- S
Et puiser en ton sein science et véri- T ,
Tu dédaignes des vers l'ornement inconn- U ;
Ce que tu nous apprends est aussitôt prou- V ;
Tu dis ce qu'il faut dire et n'es jamais prol- X ;
Tu parles latin, basque, arabe, sanser- Y ,
Et que nous voulions vivre ou mourir, tu nous Z ;

Fantaisie numérale.

LES BEIGNETS.

Les beignets ne sont pas vraiment un plat comm- 1 .
Je les aime surtout s'ils ont un peu goût 2 .
Il n'est jamais pour eux de gosier trop é- 3 ,
Et, ma foi, quand j'y suis, j'en mange comme 4 .
Ajoutez que ce mets, délicat et fort 5 ,
Jamais de l'estomac n'entrava l'exer- 6.
Toujours on est séduit par la saveur dou- 7
De ce mélange heureux de fruits, de pâte c- 8 .
On y trouve toujours quelque chose de 9 .
Qui donc n'en mangerait jusqu'à DE PROFUN- 10 ?

PROVERBES FANTAISISTES.

I

"La plus belle fille du monde
Ne peut donner que ce qu'elle a."
Ce sont de ces vérités-là
Qu'on entend partout à la ronde,
Proverbes de chacun reçus !
Mais faites en l'expérience :
Vous risquez fort d'être déçus
D'une imprudente confiance.
"Experto, crede, Roberto !"

J'aimais Triplette à la folie .
Elle aimait le luxe et l'argent :
A prix d'or je fus son amant.
Polissonne, aimable et jolie,
Quand elle livrait ses appas
A mes caresses, l'infidèle
Avait-elle ou bien n'avait pas
L'amour que je recevais d'elle ?
"Incerto, disce, Roberto !"

Je la quittai pour Gribouillette.
Celle-là, sans doute, m'aimait ;
Mais tout un chacun la charmait
Et la... possédait, la coquette,
En cultivant ses doux appas
J'eus la.... l'influenza cruelle ;
Et pourtant elle n'avait pas
Le mal que je recevais d'elle.
"Desperato, sola, Roberto !"

II

Un jour un médecin, mécontent d'un externe
Auquel était commis le soin d'un amputé,
Et qui, novice encor, s'était mal acquitté
Du pansement, tonnait contre son subalterne.
Et comme celui-ci tâchait de s'excuser :
"Inutile, Monsieur, lui dit-il, de chercher
Une excuse ! Acceptez ma juste remontrance :
Ne recommencez pas, et, comme pénitence,
Sans ajouter un mot, vite allez vous coucher :
"Au lit soit qui mal y pense !"

III

Le shah, si l'on en croit certaine version,
Doit venir à Paris pour l'exposition.
Moi, si j'étais un shah, j'aurais plus de prudence
Et ne risquerais pas un pareil avatar :
Je resterais chez moi, craignant qu'en mon absence
N'éclate en mon harem quelque révolte. Car
"Quand le shah est parti la houri danse."

IV

Pour la première fois qu'au collège il partait,
A la gare Totor aux adieux s'attardait
Et ne tarissait pas de baisers, de tendresses.
Mais le papa prudent, dit : "Trève de caresses
Si tu ne veux trouver ton compartiment plein
Ou trop tard arriver ! Va vite et prends ta place :
"Qui trop embrasse
Manque le train."

V

Dans un salon fréquenté du beau monde
Chacun un soir devisait à la ronde.
Soudain d'un coin où s'était retiré
Un vieux monsieur, très chauve et décoré,
Part un bruit sourd,... un de ces bruits qu'on n'ose
Nommer en vers... et guère mieux en prose :
Nul n'y prend garde, et seul notre incongru,
Furtif, s'esquive et vite est disparu.

Un omnibus, un jour de fête,
Avait fait la forte recette.
Un moine, pris presque en montant
D'un borborygme inquiétant,
Sans scrupule, ni bruit, ni gêne,
Soulagea sa... nature humaine.
Aussitôt, se bouchant le nez,
Tous de courir aux marchepieds ;
Et le diseur de patenôtres
Demeura seul comme un lépreux.

Les... "gens" sans bruit sont dangereux,
Il n'en est pas ainsi des autres. (1)

DEVINETTE.

Autant, ami lecteur, seyant à la jeunesse,
J'ai l'R frais, éclatant, autant de la vieillesse
M'imprime un D fatal l'indélibile sceau.
Si j'ai l'M, souvent, se creusant le cerveau,
Un poète apprenti se tue à ma recherche.
Ai-je le V ? chez moi le martin-pêcheur perche
Son nid et sa nichée, à l'étang, au ruisseau.
L'X où plus d'un potache, abruti, se rebute,
L'X a sur moi lecteur un effet différent :
Il me met hors de moi, m'excite à la dispute,
Je deviens batailleur et mettrais tout à sang.

(Rire, ride, rime, rive, rixe.)

(1) Lafontaine : Le torrent et la rivière.

INSCRIPTION ? ? ?

(In cauda venenum.)

C'est ici qu'repose
Une assez forte dose
D'une certaine chose
Qui, même fraîche éclose,
Rappelle peu la rose.
Dans les plaines qu'arrose
La Loire grandiose
Où se pêche l'alose,
Des Andes au Mont Rose,
De l'Islande à Formose,
De Paris à Potose,
En brumaire, en nivôse,
Floréal, pluviôse,
Thermidor ou ventôse,
Chacun gai ou morose,
Jeune ou vieux, pâle ou
Goujat ou virtuose, [rose,
Sans brevet en compose
Et bientôt la dépose
Dans une folle pose
Où nul ne s'ankylose,
En tenant porte close.
Malheur si quelque cause
A ce... désir s'oppose !
Car bientôt il explose.
Et l'explosion cause
Non pas une ecchymose,
Une furonculose,
Une tuberculose,
Une entéromycose,
Ou bien une hydartrose,
Influenza, nécrose,
Encéphalotrombose,
Rhumatisme, exostose,
Pissement de glucose,
Ni même une amaurose
Ou quelque autre névrose
Dont à son gré dispose
Un professeur d'hypnose...
Mais voilà, je suppose,
Cette pauvre rime "ose"
Qui s'égare et s'expose
Fort loin d'"apothéose",
Dans un sujet qu'on n'ose,
En vers non plus qu'en prose,
Orner d'hypotypose.
Faisons donc une pause ;
Ou, fût-elle forclose,
Laissons-là cette glose...
Et parlons d'autre chose.

(1) Je ne me décide à insérer ici cette pièce qu'en raison de ce qu'elle est (ou du moins était il y a une trentaine d'années, où je la fis à la suite d'une gageure,) le plus long monorime français, distançant de loin le monorime en "if" de Lefranc de Pompignan.—Bien qu'en vérité elle ne mérite pas, avec son acception ordinaire, l'adjectif qui traduit littéralement le mot grec "scatologique" qui convient à son sujet, je prie ceux des lecteurs dont elle pourrait choquer la susceptibilité de vouloir bien n'y considérer que cet élément de curiosité, et ne pas lui appliquer trop sévèrement l'épigraphe que je ne crains pas de lui infliger ; faisant ainsi, pour ce péché de jeunesse, un "mea culpa" spontané qui me vaudra, j'espère, une absolution générale.

ERRATA.

PAGES.	LIGNES :	LIRE	ET NON
VI	28 et 29	ayants droit	ayants-droits
24	11	laïus	laus
32	28	naïf	naf
53	après le titre ajouter : "Pour le Carnaval."		

TABLE des Matières

PREFACE. III
LA LAPINADE.
Chant I.—L'Inoculation. 1
II.—L'Affront. 14
III.—Vengeance ! 21
IV.—L'Accident. 29
V.—En Vacances. 36
VI.—Regrets. 43
Barcarolle. (Echo.) * 45
Forget me not. (Romance.) * 46
La Chanson du Vieux Mendiant. (Triolets.) *
Le Juif errant. (Complainte.) * 47
Oraison. (Ode.) 48
Accusé de réception. (Quatrain.) 49
Epitaphe.
L'Explorateur. (Hymne.) 50
La Locomotive. (Dithyrambe.) 51
Chanson à boire. 53
Quatrain. 54
Mon Tour du monde. (Monologue.) 55
Epître familière. 57
Le Tableau noir. (Monologue.) 58
Epithalame. (Impromptu.) 60
Le Journaliste qui n'aime point la chanson. 61
A une cabane de bains. (Sonnet.)
Acrostiche 62
A une tabatière. (Fantaisie musicale.) 63
Ce que j'aime. (Fantaisie alphabétique.)
Les Beignets. (Fantaisie numérale.) 64
Proverbes fantaisistes.(I, * II, III, IV et V)
Devinette. 66
Inscription ? ? ? (Monorime.) 67

* Mélodie de l'auteur harmonisée par X.